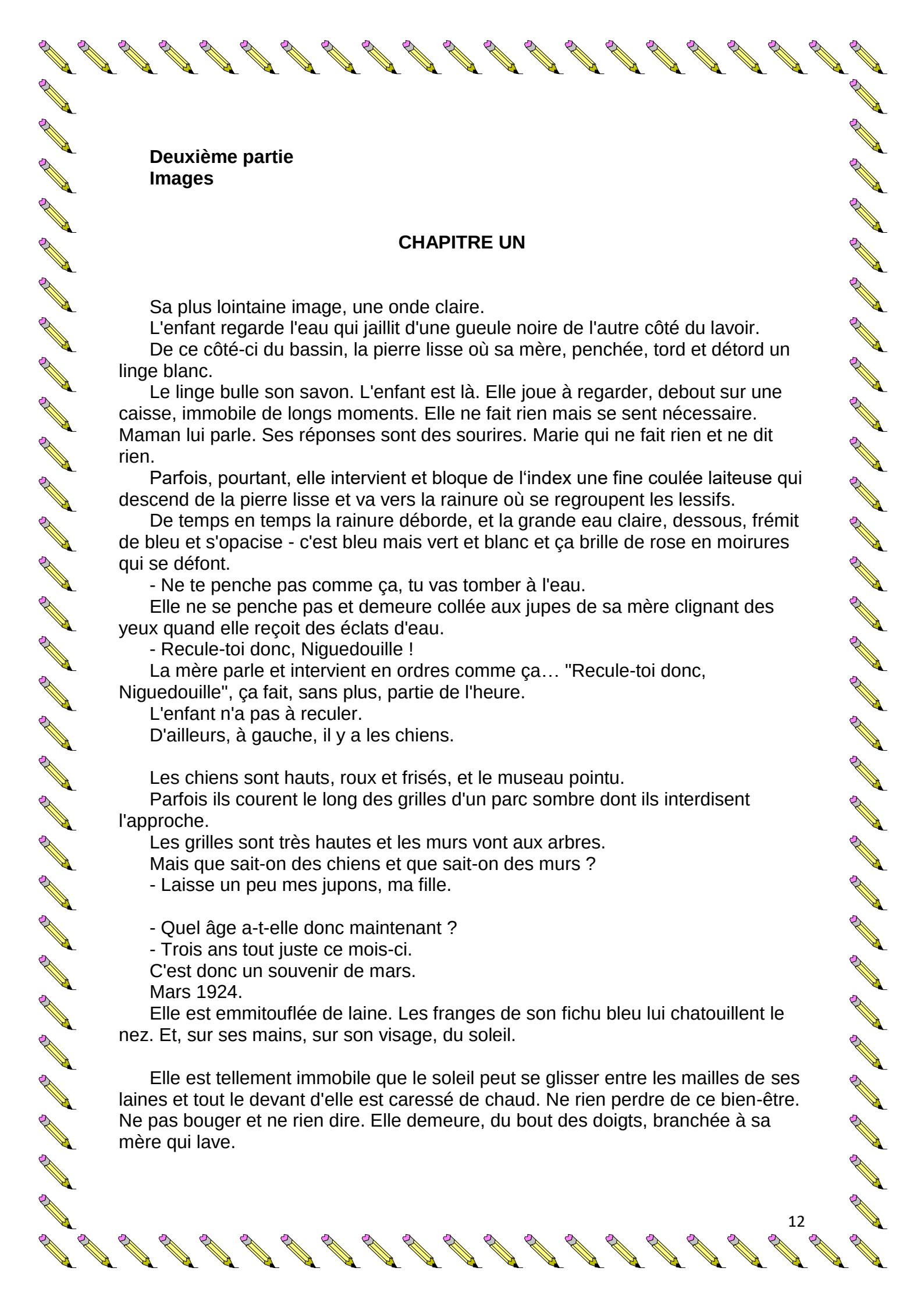




## Deuxième partie

### Images

#### CHAPITRE UN

Sa plus lointaine image, une onde claire.

L'enfant regarde l'eau qui jaillit d'une gueule noire de l'autre côté du lavoir.

De ce côté-ci du bassin, la pierre lisse où sa mère, penchée, tord et détord un linge blanc.

Le linge bulle son savon. L'enfant est là. Elle joue à regarder, debout sur une caisse, immobile de longs moments. Elle ne fait rien mais se sent nécessaire. Maman lui parle. Ses réponses sont des sourires. Marie qui ne fait rien et ne dit rien.

Parfois, pourtant, elle intervient et bloque de l'index une fine coulée laiteuse qui descend de la pierre lisse et va vers la rainure où se regroupent les lessifs.

De temps en temps la rainure déborde, et la grande eau claire, dessous, frémit de bleu et s'opacise - c'est bleu mais vert et blanc et ça brille de rose en moirures qui se défont.

- Ne te penche pas comme ça, tu vas tomber à l'eau.

Elle ne se penche pas et demeure collée aux jupes de sa mère clignant des yeux quand elle reçoit des éclats d'eau.

- Recule-toi donc, Niguedouille !

La mère parle et intervient en ordres comme ça... "Recule-toi donc, Niguedouille", ça fait, sans plus, partie de l'heure.

L'enfant n'a pas à reculer.

D'ailleurs, à gauche, il y a les chiens.

Les chiens sont hauts, roux et frisés, et le museau pointu.

Parfois ils courent le long des grilles d'un parc sombre dont ils interdisent l'approche.

Les grilles sont très hautes et les murs vont aux arbres.

Mais que sait-on des chiens et que sait-on des murs ?

- Laisse un peu mes jupons, ma fille.

- Quel âge a-t-elle donc maintenant ?

- Trois ans tout juste ce mois-ci.

C'est donc un souvenir de mars.

Mars 1924.

Elle est emmitouflée de laine. Les franges de son fichu bleu lui chatouillent le nez. Et, sur ses mains, sur son visage, du soleil.

Elle est tellement immobile que le soleil peut se glisser entre les mailles de ses laines et tout le devant d'elle est caressé de chaud. Ne rien perdre de ce bien-être. Ne pas bouger et ne rien dire. Elle demeure, du bout des doigts, branchée à sa mère qui lave.

Les chiens se taisent et l'eau coule. Infinie et limpide, elle arrive et s'en va en emportant les traînées bleues tandis qu'en pile propre, sur la pierre mouillée, monte le linge blanc.

L'air est si bon qu'une laveuse éclate en petits rires.  
Elle arrondit deux doigts et tend une boucle de nacre.  
L'enfant - qui sait - y souffle.  
Une bulle s'envole et puis une autre.  
Elle les regarde tournoyer, planer, se poser à fleur d'eau - alors elles se dédoublent, soudées à leur propre reflet en étirements d'arc-en-ciel.  
L'enfant rit doucement, d'un rire qui demeure longtemps après la bulle et ne fait pas de bruit.  
Elle reconnaît, parmi le linge bien lavé, sa blouse à jours, les mouchoirs à son chiffre - son M au point de croix - son jupon, ses chemises.  
Son linge est là et celui de son père et celui de sa mère en une pile unique parmi les autres piles des femmes du village.  
Maman jette et rattrape, dans le courant de l'eau, les grands draps maintenant.  
Ils refusent d'abord de se laisser couler. Maman doit les brusquer du plat de son battoir. Les draps coulent enfin, retenus par des mains expertes - les grands draps de la nuit que la mère ramène dans le moulin puissant de ses bras nus.  
Une dame passe et s'arrête dans un clapotis de bonjours.  
Elle déchire un paquet rond et tend un biscuit à l'enfant.  
L'enfant le prend, sourit et ne le mange pas : elle est trop bien pour déranger quelque chose de l'heure.  
Son gâteau à la main elle savoure une joie d'être qui se cisèle et se burine.  
Encore un peu de ce temps essentiel.

\*\*\*

Un autre souvenir, elle a le même châle bleu devant une fontaine de village.  
Ici l'eau est crachée de part et d'autre d'un pilier.  
Des arrosoirs sur des barres de fer.  
Elle se penche sur l'eau. Des feuilles mortes voguent entre des "cordonniers", des virgules de têtards noirs et des brisures de soleil.  
Derrière, les grincements d'une charrette à bœufs.  
Elle se retourne, sa poupée dans les bras.  
Les bœufs sont lourds et lents et le charretier c'est Auguste.  
La poupée c'est Margot.  
Elle a un corps en tissu rose bourré de son, un visage en celluloïd entre les volants de sa coiffe.  
Sa robe est rouge, à pois.  
Des enfants excités jouent sur la place et se poursuivent. Elle les regarde faire, pivotant sur elle-même pour les suivre des yeux, un peu anxieuse au bord d'aventures possibles.  
Soudain Robert quitte le vol des autres, fonce sur elle et s'abat sur Margot. Elle le poursuit : "Maman, Maman !"

Robert est grand. Au-dessus du bassin il élève très haut Margot. Elle est la tête en bas, la jupe retournée. Marie bouscule et crie, menace et frappe. Robert lâche Margot.

Marie pousse un cri d'agonie.  
Margot bourrée de son s'alourdit d'eau et coule.  
Elle gît sur les vases du fond parmi des tremblotis de larmes et des tourbillons de têtards.  
Les enfants s'éparpillent que le charretier gronde.  
- Ne pleure pas, Marie, je la rattrape ta poupée.  
L'eau est profonde mais il a son trident.  
Il s'en sert comme d'une fouène pour la pêche aux truites, interdite. Margot émerge enfin, si boursouflée que ses coutures craquent. Le ventre s'ouvre sur une pâte innommable : Margot étripaillée dont le visage rit, en celluloïd incassable, les yeux et la bouche grand teint.  
"Mais tiens, Petite, tiens ! ne te sauve pas comme ça !"  
Elle court, elle hurle, elle veut être noyée aussi.  
Maman apparaît sur son seuil et devine la scène.  
- Merci bien, Père Auguste !  
Elle récupère Margot et prend sa fille dans ses bras :  
- Je t'arrangerai ta poupée. Tu verras, il n'y paraîtra rien. Reste là sur ta chaise, je m'en occupe tout de suite.  
Maman accroche la poupée sur un fil d'étendage au-dessus du fourneau :  
- Tiens, ma chérie, ne pleure plus.  
Mais elle veut pleurer encore et renvoie d'où il vient le chocolat compensatoire.  
Elle ne veut rien voir que Margot - Margot noyée, empalée, étripée et maintenant pendue qui oscille dans les vapeurs d'une marmite cannibale.  
- Va donc jouer, Marie. Dehors il fait soleil.  
Mais Marie ne bougera pas. Elle s'acharne à contempler son désespoir qui sèche au bout de deux pinces de bois.

Maman est une fée. Du moins en ce qui concerne Margot.  
Une heure après n'y paraît plus rien. Juste des points neufs aux coutures. De plus Margot a un tablier nouveau que Maman vient de coudre. Margot revient sur les autres jouets et espère Marie.  
- Tu es contente, ma chérie ?  
Maman sourit pour un sourire qu'elle quémende... Puis elle soupire : une enfant c'est dur à rejoindre, Marie écarte un à un les jouets sans effleurer Margot qui tombe peu à peu tout au fond de la caisse : elle n'est plus rien, elle est morte.  
L'enfant la couvre posément, ramenant les jouets sur elle.

La nuit, Maman devra se relever pour disperser les cauchemars : Marie ne veut pas ne veut pas... elle veut elle veut...  
- Quoi, ma petite fille ?  
Comment pourrait-elle le savoir ? Peut-être voudrait-elle une caisse murée afin que Margot ne fuie pas et reste morte là où elle est ? Peut-être voudrait-elle une caisse sans fond et Margot descendrait sans s'arrêter jamais - alors on n'en parle plus, elle est morte.  
- Où elle est Margot maintenant ?  
- Tu la voudrais, Marie ?  
Non non, oh ! non, mais où est Margot à cette heure ?  
- Au fond de ta caisse à jouets, tu le sais bien : tu l'y as mise.  
- Et sa robe rouge, où elle est ?  
- Je l'ai placée dans ta mallette.

- Maman...

Mais le sommeil lui refuse les mots.

Les pensées sombrent, débarrassées de l'heure.

"Demain sera un autre jour", c'est une phrase de Maman.

Marie s'endort ayant rejoint les crédulités nécessaires.

Le matin, cependant, est à la remorque de d'hier.

Marie regarde sans jouer la caisse close.

Robert entre timidement, suivi à trois pas de sa mère. Il apporte une autre poupée - Tiens !

- Tu ne dis pas merci, Marie ?

Maman n'insiste pas.

Robert non plus qui file déjà vers la place.

Marie regarde la poupée qui est posée sur ses genoux. C'est la sœur de Margot, achetée au même bazar, mais elle a une robe bleue.

Marie s'en va chercher la robe rouge qu'elle mettra - peut-être - à cette nouvelle Margot.

Maman pousse l'autre maman dans la pièce voisine.

- Laissons-la faire toute seule.

Toute seule.

L'enfant s'assoit, mains vides, sur le seuil tiède de la porte et regarde les hirondelles.

De l'autre côté de la rue, Alexis siffle.

Il siffle "*Nuit de Chine*" - et câline et d'amour.

Alexis c'est le cordonnier. Il a des cheveux noirs, crépus et des yeux clairs. Il est très jeune avec un grand tablier de cuir.

- Marie, viens me trouver : j'ai des choses pour toi.

Elle traverse la rue.

- Tu les trouves jolies ?

Ce sont des ceintures de cuir avec des boucles minuscules. Pour ses poupées. Mais elle n'a plus de poupées.

- Comment tu n'as plus de poupées ? J'ai vu Robert, et ta Margot est réparée !

Elle le regarde. Il rit plantant ses clous, tranchant ses cuirs et il rit quand il a fini et il rit quand il recommence. On se sent si bien près de lui que Marie se décide à rejoindre sa vie d'avant - Tu leur feras des bottes ?

- Des bottes ? Mais c'est trop difficile ! Leurs pieds sont trop petits. Je leur ferai des sacs, va les chercher !

Des sacs ?

Marie déterre Margot I et prend Margot II au passage.

- Et voilà, ce sont des jumelles ! affirme Alexis péremptoire.

Ce sont des jumelles s'il veut, pourtant ce sont... la même. Cependant il leur faut deux sacs. Deux noms aussi. Margot demeurera Margot, l'autre sera Fanchon... Bon, Alexis aura raison, autrement c'est trop difficile... et il faut bien trancher des choses : Marie a des jumelles.

Comme on est bien près d'Alexis.

Si bien qu'elle se lève et l'embrasse et reste blottie contre lui. Elle l'embrasse pour les ceintures qu'il a faites, pour les sacs qu'il fera. Pour l'hier effacé. Pour la joie d'être sur une chaise basse, dans des copeaux de cuir et des éclats de clous tombés, protégée de chansons dans la paix d'Alexis - On se mariera, hein ?

Mais bien sûr qu'on se mariera. On en a convenu chaque fois que l'heure bascule et qu'Alexis la sauve. Nuit de chine, nuit câline, nuit d'amour, on en convient encore.

Et tu me chantes le *Petit Cordonnier* ?

Le Petit cordonnier c'est celui de la Belle qui allait danser. Marie aime ce cordonnier. Pas cette Belle. Et elle le dit à Alexis.

Alors il change tous les mots. Le cordonnier demeure mais c'est Marie qui danse avec les souliers blancs qu'Alexis lui fera.

Puis Châteauneuf s'évanouit.

Sa mère lui affirme qu'ils ont déménagé en 1924 et qu'en fait elle devrait avoir tout oublié. Pourtant restent encore des images éparses : un lit de cuivre, un calendrier, et un chien sur le calendrier, et la clé cassée d'une armoire. Une fête sous des platanes. En robe blanche une jeune fille chante. Près d'elle, Marie chante en même robe blanche. Elle fait les mêmes gestes que la chanteuse qui est belle. Elle se sent belle aussi.

Les gens rient. Ils hurlent : "Biss-iss-iss" - elle comprend : "Pis-iss-iss" - et ils applaudissent si fort qu'elle prend la fuite. Ils veulent qu'elle revienne mais elle refuse net, entortillée dans le rideau de scène.

Elle revient cependant dans les bras de la jeune fille, pour un ballon rouge promis.

Le ballon est énorme et se balance et si on le lâche il s'envole. Elle le retient tout le jour puis le soir elle ouvre les doigts. Peut-être il l'encombrait ? Peut-être elle voulait voir ? Peut-être est-elle contente d'en être délivrée, et de pouvoir, enfin, jouer à autre chose ?

Tout le monde dit : "OH !" en la regardant, l'œil inquiet, suivre du regard son ballon bien plus haut que les cheminées.

"Oh !" redisent les gens. Alors elle pleure. Elle ne sait pas pourquoi mais les gens savent : "Son ballon est parti, ne pleure pas, Marie !"

Robert court chercher son propre ballon qui est attaché à un banc.

- Non non, elle n'en veut pas.

Elle revient chez elle et va chercher Margot. Elles se blottissent dans leur coin, entre le buffet et l'horloge, où l'attend sa petite chaise garnie d'un coussin bleu.

Là, on ne les voit plus.

L'horloge bat paisiblement. Marie, Margot aussi, disent tic-tac avec l'horloge.

Comme elle est lente, cette horloge.

Et puis elles oublient cette horloge et se parlent, sur les cadences, en mots qui ne sauraient franchir les lèvres.

"Cette poupée, pense Maman, en sait plus que moi sur ma fille..."

Elle a aussi plus de pouvoirs.

C'est Margot qui, parfois, endort Marie près de l'horloge.

La chaise est à bascule avec un haut dossier.

Maman glisse une cale sous l'avant de la balancelle.

Marie dort renversée sur son coussin bleu à volants.

L'horloge et la maison ronronnent. Et le sommeil ronronne aussi, cadencé d'images en essaim qui voltigent et glissent et puis se rangent bout à bout en gammes essentielles.



## CHAPITRE DEUX

Ce jour-là il ne fait pas beau.

Peut-être qu'il fait beau mais Marie plisse les paupières : on quitte Châteauneuf, tout est déménagé, Marie ne sait plus rien de ses jouets et de ses choses, et Châteauneuf garde Alexis.

Elle surveille ses meubles sur la charrette du Père Auguste - Mais oui on les replacera dans la maison nouvelle ! - Même son lit ? - Même son lit ! - Oui, mais le lit ne connaîtra pas la maison ?... Maman chantonne "*Il était une bergère*" avec de petits rires.

On suit la charrette un instant et puis on la dépasse.

La jardinière est plus rapide qui emporte Papa, Maman, Marie derrière embusquée dans des sacs. Le cheval galope et hennit. Marie aimait bien ce cheval quand il la promenait et que sa maison l'attendait avec ses rideaux aux fenêtres, ses meubles à leurs places, ses choses à leur place, aussi, dans chaque meuble - et Marie les savait.

Marie ne sait plus rien, alors elle n'a plus de maison.

Elle en aura une autre, Maman l'a dit cent fois.

Mais que sait-on des maisons qu'on n'a pas ? Elle se retourne et pousse un cri : elle n'a plus de meubles non plus, au loin la route est vide et la charrette a disparu.

- La charrette, Maman !

Maman éclate d'un grand rire et chante, un ton plus haut, Il était une bergère. Heureusement que Maman rit.

Cependant Marie lui en veut : elle ne lui parle plus !

Et elle se cale entre deux sacs pour surveiller la route et cette charrette invisible qui porte AILLEURS, peut-être, la maison de Marie.

Le fer des roues couine et mouline les pierres du chemin.

Une poussière blanche s'envole derrière eux. Et on ne voit plus Châteauneuf.

Bientôt on apercevra un village au sommet d'un coteau. Il a un clocher bleu d'ardoises. Marie en oublie sa rancune :

- Dis, Maman, c'est là-haut ?

- C'est là-haut.

Maman en jubile d'avance, elle qui aime vivre là où l'on voit très loin - et pour voir loin, on verra loin, sept villages, Marie... Et des coteaux et des montagnes jusqu'au fin bord du ciel.

Tant on serpente et va que le clocher bleu se rapproche - ou bien se perd : on n'en finit pas d'arriver.

Marie s'endort, bercée et cahotée par les fers du cheval, confite de soleil et puis rafraîchie d'ombre par les processions d'arbres qui encadrent la route.

Marie dort longuement.

Et se réveille.

Une place qu'elle ne sait pas, là, autour de la jardinière ? Et il n'y a plus de cheval ? Maman !

- Crie pas ! dit une petite fille qui, juchée auprès d'elle la regardait dormir, je DOIS te surveiller.

- Je te connais pas, dit Marie.

- Moi, j'te connais ! Tu es Marie. Tu veux descendre ?

- Maman !

Maman sort d'un couloir, le chignon tombé dans le cou avec sa robe bleue, son tablier noué au dos.

- Tu vas voir la jolie maison.

Marie pénètre dans la "jolie maison" entre Maman et la petite fille.

Mais ce jour-là ne garde pas le souvenir de la maison : la petite fille a pris toute la place.

La petite fille a trois ans. Trois ans, comme Marie. Mais elle s'appelle Raymonde.

Ses yeux sont bleus comme ceux de Marie, ses cheveux sont un peu plus clairs, ses joues un peu plus hautes.

Elle parle gaiement et elle explique tout - bien sûr, ce pays perché c'est le sien.

Marie écoute sans répondre. Que dirait-elle ? Elle n'est pas vraiment arrivée et elle demeure au seuil des noms nouveaux qui délogent les siens.

Elle aussi avait un pays avec des maisons et des arbres et sa fontaine et...

- Tu as un cordonnier ?

- Oui, dit la petite, regarde !

Derrière une fenêtre un homme frappe une chaussure. Il a un tablier de cuir, c'est bien un cordonnier, mais il ne compte pas et elle l'affirme à la petite fille :

- Alexis viendra à sa place...

La petite fille est d'accord. Elle embrasse Marie pour les premiers mots échangés.

Marie est bien. Elle pense à Robert, à tous les grands de la place d'AVANT qui l'effrayaient, là-bas. Elle regarde Raymonde. Elle n'a pas peur. Elle ne serre pas sa poupée.

Elle se sent bien de plus en plus. À son tour elle embrasse la petite fille qui rit.

La petite fille a des parents. Ils viennent tous les deux. Ils embrassent Marie. Et ils embrassent aussi les parents de Marie.

- Bienvenue, Michaut ! dit le père.

Marie regarde son Papa, Michaut, et elle est fière.

Elle se souvient de la sonorité du nom dans la bouche de l'homme. Il prend l'odeur du pain juste sorti du four.

Maman dit : "Jean-Michel", mais l'homme a dit Michaut.

Les petites filles trouvent des noix dans des paniers et courent sur la place en quête de cailloux qui leur serviront de marteaux.

Et puis elles jouent à la dînette avec les coquilles entières. La petite fille a des idées. Marie en a aussi mais les idées s'accordent et les petites filles rient.

Alors Marie découvre qu'elle va aimer ce pays parce que c'est celui de Raymonde.

Le kaléidoscope tourne et Marie, levée tôt, est un peu lasse au centre de la place.

Elle voit des dames aux fenêtres qui secouent des chiffons.

D'autres qui passent.

La petite fille, vigilante, les nomme toutes une à une : Mme Jassoud, Mme Pin, Mme Paul. Et la Mémée Germain et la Mémée Tasine.

Un sourire d'accueil tourne de maison en maison et se pose sur des visages - et Marie tourne sur elle-même pour sourire à tous ces sourires.

La place tourne avec ses maisons et son ciel.

La place tourne.

Et les pieds de Marie s'enfoncent comme un axe au centre de la terre.

- Cette enfant tombe de sommeil ! remarque la maman de Raymonde. Tu veux, Marie, venir manger avec Raymonde et faire la sieste avec elle ?

Marie veut bien et sa maman s'étonne : sa sauvageonne toujours accrochée à ses basques et qui va seule avec des inconnus dans un pays qu'elle ne sait pas ?

Raymonde est dans son petit lit.

Marie sur le grand lit tout proche.

Ce grand lit est si grand que Raymonde la rejoint vite :

- Tu as sommeil, Marie ?

Marie a bien sommeil mais elle n'a pas Margot.

- Tu veux, je te prête Lilette ?

Marie ne connaît pas Lilette.

Allez, dit la petite fille, je prends pas Lilette non plus, on sera grandes !

Marie demande encore :

- Sept villages, c'est vrai ?

La petite fille cherche... Saint-Martin et Tersanne... Ratières, Saint-Bonnet et Mureils... Mais les sept villages s'endorment dans une farandole de noms imprécis et nouveaux.

Marie s'en va de découvertes en découvertes.

Chaque maison a un jardin.

Elle est, aussi, liée à une autre maison par des talus couverts de primevères et de violettes, d'aubépines en fleurs et de pruniers sauvages comme des bouquets ronds.

On se prend par la main et on fait le tour du village le temps d'une tartine. On dit bonjour-bonjour. Les gens disent bonjour-bonjour. Et les chiens viennent sans aboyer : la petite fille sait leurs noms. On rencontre des poules et des troupeaux de chèvres. Raymonde n'a pas peur alors Marie non plus. Elle regarde Raymonde qui caresse les bêtes. Ses doigts frétilent dans ses poches mais n'osent pas encore. Elle rit d'avance doucement.

- Viens voir, Marie.

C'est le chaton du cordonnier, le chiot de Mme Buisson, les poussins de Mme Amblard.

On monte chez Mémée Germain qui vous offre un bourgeon de pin qu'elle a confit dans du miel noir. C'est brun, fort et très bon, ça souffle dans la gorge et ça met dans le nez une odeur de forêt.

- C'est l'odeur des Grands-Pins, explique la Mémée Germain.

Et Raymonde précise :

- Cette Mémée sait TOUTES les histoires.

TOUTES ? Marie viendra... Elle pourra venir ?

Elle pourra venir quand elle veut, car Raymonde lui offre ce pays des merveilles :

- C'est TON pays, aussi, Marie.

C'est son pays.

Avec ses fleurs ses talus et ses arbres, sa poignée de maisons éparpillées dedans, et ses grands-pères et ses grands-mères auprès des feux de cheminées



ou sur les bancs de pierre tiède à gauche ou à droite des seuils, et ses champs tout autour, sa forêt des Grands-Pins et son Bois de la Belle, sa fontaine : la Font-du-Roux et ses lavoirs et son esplanade perchée d'où l'on voit sept villages et de grands carrés verts ondulant sous le vent jusqu'au bord des collines adossées aux montagnes, elles-mêmes adossées au ciel.

Et le soleil se couche là et c'est tout rouge ! expliquera Raymonde le doigt tendu vers les Cévennes.

C'est violet, jaune vert, turquoise et bleu partout - sans parler des roses divers qui se glissent entre les couleurs. Et ça flambe et s'éteint et c'est chaque fois différent.

L'esplanade est si proche que Marie ira tous les jours surveiller le soleil, le contempler ou le prier peut-être, en tout cas lui dire bonsoir quand il s'en va courir de l'autre côté de la terre.

Son village perché reste dans sa mémoire celui des couchers de soleil.

Où qu'elle soit, pour Marie, un coucher de soleil la ramène vers son enfance.

Et elle se dit qu'un jour elle dormira près de Michaut dans le cimetière perché, face au couchant rejoint.

### CHAPITRE TROIS

Et la vie tourne.

Maman coud un peu pour les gens du village.

Elle puise l'eau à la fontaine du Pépé Girardin. Elle rince le linge au lavoir de la Font-du-Roux et elle parle avec les voisines.

Et puis elle fait la maison belle, remplit les opalines des fleurs de la saison et se coud des robes jolies.

Elle est si jeune et si riieuse que Marie en est fière. Maman. Un papillon qui vous crée la joie d'être, dans la protection de Papa, du bonheur, et de Marie peut-être.

Et Marie la contemple pour le plaisir des yeux et pour l'envie de la toucher, d'être touchée, et de se fondre dans des embrassades subites qui tourbillonnent de chaleur.

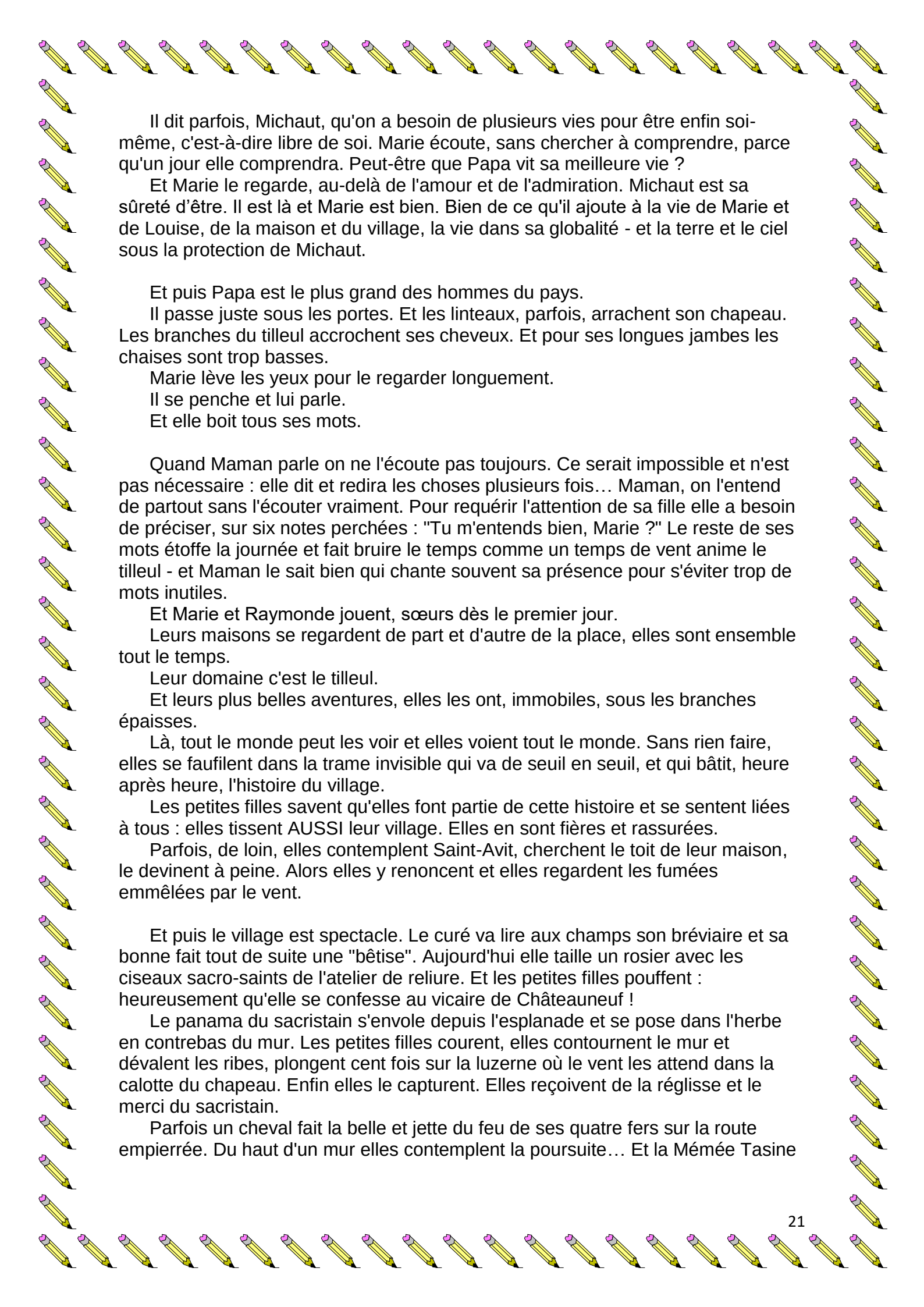
Papa, Marie le voit comme le tilleul du village.

Ce n'est pas un jeune Papa. Ni un cultivateur. La Gourrue, sa ferme natale, les Puzin l'ont en ferme... Lui il s'occupe d'assurances, va d'un village à l'autre pour des encaissements et il reçoit beaucoup de monde. Il lit des livres et des lettres. Il se tait longuement. Et, comme Marie, il contemple sa jeune femme Louise - Louise enfin par lui "quelque chose", après une enfance blessée de misère incertaine, Louise qui porte un nom donné avec amour : Madame Jean-Michel Robert.

Parfois Louise s'abat dans les bras de Michaut sans prévenir et sans parler et reste là, confite et saoule de ce bonheur, enfin, enracinant sa vie.

Et Marie les regarde, sans bouger, sans parler non plus, irradiée de leur tendresse - et un peu saoule de cet ardent trop-plein qui la nourrit.

Papa, on le requiert quand les choses vont mal, même dans les villages voisins. Il donne des conseils bénévoles et sages, connaît un peu la loi et beaucoup les coutumes. Il a "don de raison" dit-on et il sourit. Il sait bien, lui, que la raison n'est pas un apanage, on ouvre sa tête et son cœur, les idées viennent et on les offre...



Il dit parfois, Michaut, qu'on a besoin de plusieurs vies pour être enfin soi-même, c'est-à-dire libre de soi. Marie écoute, sans chercher à comprendre, parce qu'un jour elle comprendra. Peut-être que Papa vit sa meilleure vie ?

Et Marie le regarde, au-delà de l'amour et de l'admiration. Michaut est sa sûreté d'être. Il est là et Marie est bien. Bien de ce qu'il ajoute à la vie de Marie et de Louise, de la maison et du village, la vie dans sa globalité - et la terre et le ciel sous la protection de Michaut.

Et puis Papa est le plus grand des hommes du pays.

Il passe juste sous les portes. Et les linteaux, parfois, arrachent son chapeau. Les branches du tilleul accrochent ses cheveux. Et pour ses longues jambes les chaises sont trop basses.

Marie lève les yeux pour le regarder longuement.

Il se penche et lui parle.

Et elle boit tous ses mots.

Quand Maman parle on ne l'écoute pas toujours. Ce serait impossible et n'est pas nécessaire : elle dit et redira les choses plusieurs fois... Maman, on l'entend de partout sans l'écouter vraiment. Pour requérir l'attention de sa fille elle a besoin de préciser, sur six notes perchées : "Tu m'entends bien, Marie ?" Le reste de ses mots étoffe la journée et fait bruire le temps comme un temps de vent anime le tilleul - et Maman le sait bien qui chante souvent sa présence pour s'éviter trop de mots inutiles.

Et Marie et Raymonde jouent, sœurs dès le premier jour.

Leurs maisons se regardent de part et d'autre de la place, elles sont ensemble tout le temps.

Leur domaine c'est le tilleul.

Et leurs plus belles aventures, elles les ont, immobiles, sous les branches épaisses.

Là, tout le monde peut les voir et elles voient tout le monde. Sans rien faire, elles se fauillent dans la trame invisible qui va de seuil en seuil, et qui bâtit, heure après heure, l'histoire du village.

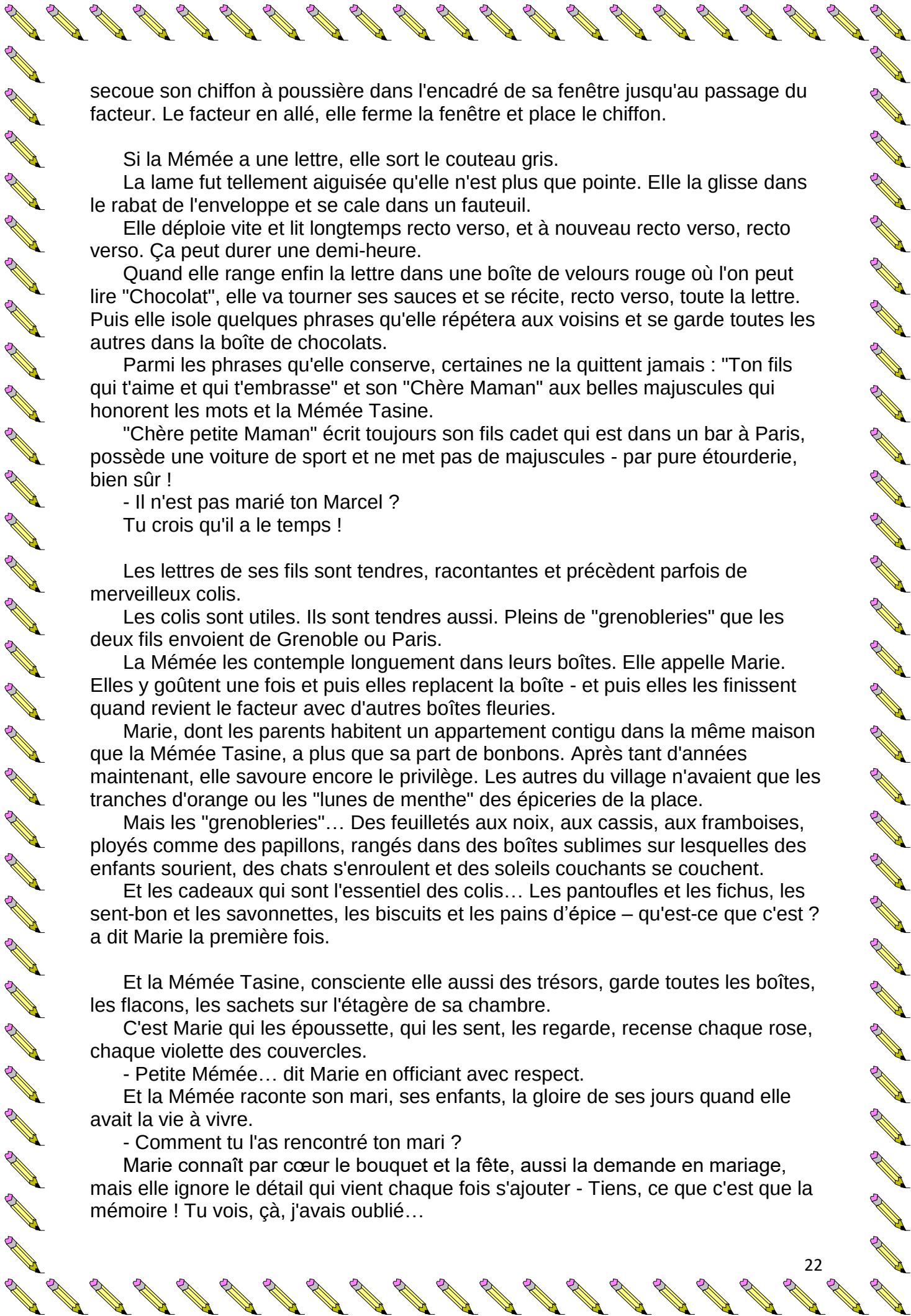
Les petites filles savent qu'elles font partie de cette histoire et se sentent liées à tous : elles tissent AUSSI leur village. Elles en sont fières et rassurées.

Parfois, de loin, elles contemplent Saint-Avit, cherchent le toit de leur maison, le devinent à peine. Alors elles y renoncent et elles regardent les fumées emmêlées par le vent.

Et puis le village est spectacle. Le curé va lire aux champs son bréviaire et sa bonne fait tout de suite une "bêtise". Aujourd'hui elle taille un rosier avec les ciseaux sacro-saints de l'atelier de reliure. Et les petites filles pouffent : heureusement qu'elle se confesse au vicaire de Châteauneuf !

Le panama du sacristain s'envole depuis l'esplanade et se pose dans l'herbe en contrebas du mur. Les petites filles courent, elles contournent le mur et dévalent les ribes, plongent cent fois sur la luzerne où le vent les attend dans la calotte du chapeau. Enfin elles le capturent. Elles reçoivent de la réglisse et le merci du sacristain.

Parfois un cheval fait la belle et jette du feu de ses quatre fers sur la route empierrée. Du haut d'un mur elles contemplent la poursuite... Et la Mémée Tasine



secoue son chiffon à poussière dans l'encadré de sa fenêtre jusqu'au passage du facteur. Le facteur en allé, elle ferme la fenêtre et place le chiffon.

Si la Mémée a une lettre, elle sort le couteau gris.

La lame fut tellement aiguisée qu'elle n'est plus que pointe. Elle la glisse dans le rabat de l'enveloppe et se cale dans un fauteuil.

Elle déploie vite et lit longtemps recto verso, et à nouveau recto verso, recto verso. Ça peut durer une demi-heure.

Quand elle range enfin la lettre dans une boîte de velours rouge où l'on peut lire "Chocolat", elle va tourner ses sauces et se récite, recto verso, toute la lettre. Puis elle isole quelques phrases qu'elle répétera aux voisins et se garde toutes les autres dans la boîte de chocolats.

Parmi les phrases qu'elle conserve, certaines ne la quittent jamais : "Ton fils qui t'aime et qui t'embrasse" et son "Chère Maman" aux belles majuscules qui honorent les mots et la Mémée Tasine.

"Chère petite Maman" écrit toujours son fils cadet qui est dans un bar à Paris, possède une voiture de sport et ne met pas de majuscules - par pure étourderie, bien sûr !

- Il n'est pas marié ton Marcel ?

Tu crois qu'il a le temps !

Les lettres de ses fils sont tendres, racontantes et précèdent parfois de merveilleux colis.

Les colis sont utiles. Ils sont tendres aussi. Pleins de "grenobleries" que les deux fils envoient de Grenoble ou Paris.

La Mémée les contemple longuement dans leurs boîtes. Elle appelle Marie. Elles y goûtent une fois et puis elles replacent la boîte - et puis elles les finissent quand revient le facteur avec d'autres boîtes fleuries.

Marie, dont les parents habitent un appartement contigu dans la même maison que la Mémée Tasine, a plus que sa part de bonbons. Après tant d'années maintenant, elle savoure encore le privilège. Les autres du village n'avaient que les tranches d'orange ou les "lunes de menthe" des épiceries de la place.

Mais les "grenobleries"... Des feuilletés aux noix, aux cassis, aux framboises, ployés comme des papillons, rangés dans des boîtes sublimes sur lesquelles des enfants sourient, des chats s'enroulent et des soleils couchants se couchent.

Et les cadeaux qui sont l'essentiel des colis... Les pantoufles et les fichus, les sent-bon et les savonnettes, les biscuits et les pains d'épice – qu'est-ce que c'est ? a dit Marie la première fois.

Et la Mémée Tasine, consciente elle aussi des trésors, garde toutes les boîtes, les flacons, les sachets sur l'étagère de sa chambre.

C'est Marie qui les époussette, qui les sent, les regarde, recense chaque rose, chaque violette des couvercles.

- Petite Mémée... dit Marie en officiant avec respect.

Et la Mémée raconte son mari, ses enfants, la gloire de ses jours quand elle avait la vie à vivre.

- Comment tu l'as rencontré ton mari ?

Marie connaît par cœur le bouquet et la fête, aussi la demande en mariage, mais elle ignore le détail qui vient chaque fois s'ajouter - Tiens, ce que c'est que la mémoire ! Tu vois, ça, j'avais oublié...

Marie n'est pas trop dupe.

- Comment tu fais, Mémée, pour te rappeler aujourd'hui ?

La Mémée a un petit rire. Elle fourrage de son aiguille dans les cheveux plats de Marie :

- Tu vas te taire un peu que je compte mes mailles !

Car elle tricote la chaussette tout en racontant, la Mémée.

Elle parle même des chaussettes qu'elle faisait à son mari, des tirelongaines de mailles où elle aurait logé elle-même ses deux petits pieds à la fois.

Il avait de grands pieds, alors ? fait remarquer Marie.

- Oui, c'était un géant ! affirme la Mémée.

Et pour faire rire Marie elle se hisse, coquine, sur le fin bout de ses pantoufles et envoie un baiser au grand géant absent.

Mais Marie ne rit pas. Elle se trouvait là-bas au temps où Césarine aimait un Jean très grand qui la faisait danser dans des prés pleins de myosotis. Elle dit rêveuse :

- Je vois bien qu'il t'aimait et que tu étais belle...

Et la Mémée sourit et ferme un peu les yeux.

Elle ne parle à personne de son mari et de sa vie. Avec Marie elle les évoque.

Et elle se penche longuement sur les yeux qui écoutent comme sur un miroir à rebrousser le temps - Doucerette, vaïe !

- Mémée, tu me contes un peu maintenant ?

Seulement, pour conter ce n'est pas toujours l'heure.

Et si la Mémée ne veut pas, elle s'en tire sans façons :

- Va donc voir la Mémée Germain qui te languit un peu... Ou bien le pépé Salomon qui tisonne tout seul, le pauvre. Et puis, tu es bien sûre que ta maman te cherche pas ?

Marie se lève et réfléchit :

Aller voir la Mémée Germain sur le coup de midi ? Même si elle veut bien, elle ne dit que des contes longs ! On croit qu'ils vont finir et puis, vlan, ils repartent. Lorsque Maman appelle, Marie demeure sur sa faim, la fin encore au loin, égarée dans un labyrinthe.

Et quand on dit "la fin", il vaudrait mieux dire "les fins" car tout le monde aura la sienne, le roi la reine les marmitons, personne ne restant en rade dans les contes de Mémée Germain. Au plus vite qu'elle puisse faire, les bons se marient en série et les méchants sont engloutis dans la même gueule de monstre, mais ça, ce n'est pas "du travail" et Mémée Germain y répugne. On la comprend, car ce serait injuste pour tant de souillons dans la peine qui attendent depuis longtemps leur mariage compensatoire.

Non, Marie aimerait terminer son matin avec Mémée Tasine et ses fanfarinettes.

- Une seule, Mémée, une toute petite...

Mais petite est un pléonasme. Une fanfarinette c'est forcément petit, c'est forcément rapide : drôle douce ou coquine c'est une pirouette. Tout démarre en trois mots et vient atterrir sur sa fin en l'espace d'une minute.

Ce sont des poèmes d'école dont elle n'a pas perdu un vers, des compliments de mariage, des fables ou des blagues courtes.



C'est parfois de l'histoire de France, laquelle a trois héros : le chevalier Bayard, le bandit Louis Mandrin et Jeanne la pucelle.

C'est surtout, pour Marie, une histoire de Jin Faou (Jean le fou).

Il a tant fait ce Jin Faou inépuisable, que Marie le pense caché au cœur même de la Mémée où il prépare, bien à l'abri, ses bêtises futures.

- Il a quel âge, Jin Faou ?

Elle rit, la Mémée, car les Jin Faou n'ont pas d'âge. Ils sont là pour être drôles, gribouilles et touchants devant les catastrophes qu'ils ont semées à tire-cœur, la comprenette en panne.

Et Marie n'a pas oublié ce Jin Faou de son enfance. Dans tous les Jean-Fou rencontrés, elle a toujours cherché celui de la Mémée Tasine qui la faisait rarement rire sans la faire d'abord pleurer.

Pour les fanfarinettes douces, les choses se passent autrement et sur d'autres motivations. Et, pour commencer, la Mémée prendra Marie sur ses genoux.

Elle la balance un peu et elle chantonne sans mots.

Puis les mots viennent un à un, mélopée sans début ni fin et paroles sans queue ni tête. Sans histoire non plus. Ce sont quelques fois des comptines ou les mots ne riment à rien mais riment si bien tout de même, cascasant de ette en ou, calinette calinou.

Parfois la fanfarinette est unique, juste née de CETTE heure qui vous arrivait mal barrée, et pour CETTE Marie, et par CETTE Mémée.

Cette fanfarinette ne reviendra jamais.

Elle passera comme passe le temps qui franchit et qui cautérise et ne fait jamais marche arrière - Malisette Malisou, les nuages sont dépassés, l'averse est finie.

Après tant d'années, Marie voudrait bien retrouver en elle les mots entendus.

Mais ne restent que cadences. Pas même le son des mots. Ni le timbre de la voix. Juste le souvenir clair du rythme berceur qui installait le bien-être. Les mots sont partis, ne laissant que l'essentiel : la graine en dormance où éclore d'autres mots qu'on essaiera de transmettre son heure venue, aidée du sentiment chaud qu'on donne à remoissonner ce que l'on a moissonné et que l'on constate infiniment fleurissable.

Et les mots, les pauvres mots ne sont presque rien dans cette alchimie transmise, des graines de perlimpinpin, les grelots de la tendresse impérissable et semée.

Enfin la Mémée ne disait plus rien, confite elle-même et tellement fière des forces cachées qui, filtrant de la minute, la faisaient unique et irremplaçable.

Unique et irremplaçable, Marie le savait aussi.

Elle le sait encore après tant d'années.

\*\*\*

Un jour, c'est le mois d'avril, Marie revient de l'école. Cette fois elle a cinq ans. Devant la maison, la voiture du médecin. Marie entre doucement.



Son papa est là et il soulève Marie et l'assoit sur ses genoux, elle et son cartable. Maman est avec Julienne au chevet de la Mémée. La Mémée est très malade.

Marie demande tout bas :

- Elle va pas mourir, au moins ?

Mais Papa l'ignore. Il berce Marie et il dit en même temps des choses paisibles sur la mort et sur la vie.

Après tant d'années, Marie voudrait bien réentendre, exactes, les paroles de Michaut, les intonations, le son de la voix. Mais elle n'a gardé que le sentiment de cette heure-là, doux et de sérénité - une autre minute close qui s'est, ce jour-là, semée au creux d'elle pour trouver un jour son heure d'éclore.

L'enfance, Marie le sait maintenant est une terre floue truffée de graines dormantes.

Les nécessités venues, Marie a toujours senti ses forces venir depuis ces terres gardées, pleines d'éclosions possibles et irradiées encore des chaleurs premières. Elles sont le choix conservé et le regard enrichi. Elles donnent aussi la force du saut sur ce long balan adossé au temps.

Mais la Mémée n'est pas morte cette fois encore.

Elle s'est battue neuf jours contre une pneumonie avec la seule aide des ventouses du médecin, des bons soins de la Julienne, des prières du curé venu pour l'administrer - et de ses fanfarinettes confiées à Marie pour le neuvième jour.

Car le neuvième jour, la Mémée a dit soudain :

- Je me languis Malisou. Je voudrais un peu la voir.

Alors Marie est venue dans la chambre sombre avec des violettes, des mots assourdis, trois larmes rentrées dans le coin de l'œil, un grand sourire devant.

La Mémée affirme :

- Les violettes sont de la ribe de la cure.

Et puis elle n'a plus parlé, trop rose sur l'oreiller.

Julienne lui a dit de bien boire son sirop puis elle est partie chercher le lait à la ferme.

- Si la Mémée a besoin, tu appelles ta maman ?

- Oui, a dit Marie.

Mais la Mémée ne veut rien.

Pas même le sirop de la Julienne servi dans un petit verre. Si, à son neuvième jour, cette pneumonie la laisse tranquille, c'est que ça va bien pour elle. Elle souffle "Chut !" à Marie et donne le sirop au vase de perce-neige déjà bien fanées sur la table de chevet.

- Oh ! s'écrie Marie.

- Vaïe ! dit la Mémée, c'est la première fois. J'ai tout le reste ! Pour finir de me guérir viens plutôt me dire des fanfarinettes.

La Julienne met longtemps pour revenir de la ferme.

Assise au chevet du lit, Marie berce la Mémée qui a un bonnet de calicot blanc comme la grand-mère du Petit-Chaperon-Rouge, et qui clôt les yeux comme une enfant sage.

Marie n'avait jamais dit de fanfarinettes, même à ses poupées.

Les fanfarinettes. Elles étaient à la Mémée, c'était son pouvoir de consoler les misères et d'exorciser les moments mauvais.

Et voilà que les puissances ont bien voulu s'inverser.  
Elles coulent de Marie, tirent la Mémée passive de son ornière néfaste. Elles la bercent et la consolent et l'incitent à survivre ! Mémée Maminette, Maminette Maminou...

Là encore Marie a oublié tous les mots.

Mais elle n'a pas oublié le goût de la joie : les "puissances" n'étaient pas propriétés de quelqu'un, elles étaient incluses dans "les heures mêmes, il suffisait simplement de les demander quand la vie en a besoin avec tout l'amour qui les fera naître".

Marie dit enfin :

- Ça va, dis, Mémée ?... Ben, tu sais que j'ai eu peur toute la semaine...

Si peur qu'elle éclate en larmes maintenant que c'est fini et trempe la camisole, le bonnet brodé et les mains de la Mémée.

Mais ça ne fait rien. La Mémée est bien guérie, elle reprend le gouvernail des fanfarinettes - consolette consolou - et enchaîne sur plus drôle :

- Après mon sirop, vois la tête qu'il a mon bouquet de perce-neige. Ben, je l'ai échappé belle !

Mais la Mémée, faut pas croire, sait bien ce qu'elle doit à l'éducation et à la morale :

- Surtout, Marie, faut pas rire ! Et jure-moi tout de suite de ne pas faire comme moi, de le boire, toi, tout le sirop qu'on te donne. Moi, tu comprends, je suis vieille.

- Croix de bois et croix de fer, je te le jure, Mémée.

Marie coince un rire au creux de ses joues, les cils vertueux, la tête inclinée.

- Fanfarine, vaïe ! sourit la Mémée.

Un jour Marie se renseigne :

- Mémée, des fanfarinettes, ça veut dire quoi ? Y'a que toi qui dis ce mot.

- Ah ! ça, la Mémée l'ignore. Elle cherche, embarrassée :

- C'est pour les enfants. Malisette Malisou. Ma mère parlait ainsi. J'aurais pu dire autrement, ç'aurait pas changé grand-chose.

Marie le sait bien que ça n'aurait rien changé. Elle propose seulement pour faire l'entendue :

- Ça vient peut-être de fanfare ? Fanfare pour les petits ?

La Mémée rit franchement :

- Tu cherches trop loin et tu cherches trop. Les fanfarinettes n'ont pas besoin de si grand. Elles sont des rien-du-tout... des choses "comme-ça-qui-viennent" parce qu'on s'aime toutes deux.

Et la Mémée pose une pichenette au bout du nez de Marie.

Marie regarde la Mémée.

Toute la fantaisie du monde est gardée dans ces yeux-là, ce visage-là où les ans ont buriné des rides douces et joyeuses. Marie n'a aucune peine pour imaginer la petite Césarine d'il y a quelque soixante ans : elle est toujours là au clair du visage, elle qui a gravi la vie à coups de "parce qu'on s'aime".

Pépé Girardin - Pépé Salomon - Marie le voudrait comme un vrai grand-père.  
D'abord Pépé Girardin a une barbe blanche comme Victor Hugo.

Sa maison est grande et belle.

Et sa cheminée occupe tout un mur.

Le feu y flambe toujours car tout cuit dans la marmite ou bien sur la braise : le fourneau ne sert jamais, couvert d'une toile cirée, avec un panier dessus pour les fruits de la saison.

D'un côté de la cheminée trône le gros bois.

De l'autre côté s'éparille le fagot.

Et, devant, s'alignent les trois chaises plus ou moins basses dont les pieds usés furent raccourcis selon leur usure.

On s'assoit sur une chaise, la plus petite du milieu.

On étire les cendres fines en avant des braises.

Et on fait des jeux de la pointe du tisonnier qui laisse des trous en creux dans la cendre. Ce sont des jeux de cadence : on chantonne une musiquette et on frappe sur le rythme. Ensuite on compte les marques laissées par le tisonnier. Chaque musiquette en précise le nombre. Si on tombe juste on a réussi.

"Madame venez compter et comptez combien nous sommes".

"Nous avons accoutumé de payer à la dragonne".

"Lalala lalalalalère lalala lalalalala", "lalala lalalalalère", trente-deux sont-ils pas là ?"

Trente-deux ! Marie est très forte. Dès qu'elle sait chanter une musiquette, elle tombe juste du premier coup. Tout le monde n'y parvient pas. Certains n'y arrivent jamais. Mais Marie, si.

Elle invente même d'autres ritournelles.

Elle voit bien que le pépé les admire.

Alors elle en trouve à la queue leu leu.

Elle invente même des récitations. Des chansons aussi. Elle donne, à des airs connus, des paroles juste pour elle - et pour le pépé, car le pépé Girardin ne les dira à personne et Marie saura, le regardant, si sa musiquette est bonne.

- Moi, pour inventer, j'ai jamais su faire ! constate Pépé Salomon. Y'en avaient, comme ça pendant les veillées qui vous faisaient des chansons... Moi, ça m'est jamais venu. On est ce qu'on est.

- Oui, mais toi tu dis les bêtes.

Il conte les bêtes qu'il sait, celles qu'il a élevées et auxquelles il a parlé. Le long de sa longue vie il a eu des chiens qui étaient tous différents, des testards, des doux, des courageux, des couards, mais fidèles tous. Il a eu des chats, des chevaux, des troupes folles de chèvres et même des pies qu'il avait apprivoisées.

- Je parlais, elles comprenaient. Les bêtes, ça comprend.

Et il a beaucoup parlé à ses bêtes, Grand-Père Salomon.

Plus qu'aux gens peut-être.

Il sait se taire longtemps.

Et Marie se tait aussi dans le silence du Pépé, de l'amitié et du feu, et elle se prépare à d'autres chansons.

Les flammes, dans la cheminée, allument les suies dans la gaine haute :

- Regarde, Pépé, c'est tout plein d'étoiles dans ta cheminée.

\*\*\*

La joie de ce pépé-là est d'entendre de jolies phrases. Il aime les poèmes de l'école, les leçons d'histoire et les lectures du livre de textes choisis.

Parfois Marie lui apporte son livre de lectures et elle lui lit une page. Mais ce qu'il préfère c'est l'histoire de la Bichonne, le chien de Brisquet, qui sauva, un soir,

Biscotin et Biscotine les deux enfants de son maître. "Ainsi périt la Bichonne le pauvre chien de Brisquet".

Et Marie veut tellement mettre le ton qui convient que, s'écoutant, elle pleure.

Le grand-père, alors, ferme le gros livre et prend la main de l'enfant et il raconte SES loups, ceux de l'enfance de ses pères :

- Un jour, je serai plus là pour te raconter les loups du Mont-Froid. Et on saura plus qu'ils ont été au pays. On ne saura plus la peur qu'on a eue, le froid et la faim et les loups dehors, affamés comme les gens. Même les bœufs avaient peur... Tu sais, des meutes au loin qui hurlent le ventre vide, ça ne doit pas s'oublier.

Ça s'oublie si peu que le pépé et Marie les écoutent encore en se serrant devant l'âtre.

Ils ne disent rien. Et Marie ferme son châle et s'assure du regard que la porte est close.

Et ils demeurent longtemps dans ce temps d'AVANT où la vie était si dure... La faim le froid et la peur... Le manque de tout et la servitude... Et que Marie aime ses grosses chaussettes de laine, son châle violet, l'odeur de la soupe, et ce feu de MAINTENANT !

- Ça reviendra plus, Pépé ?

- Ça ne peut plus revenir.

- Ça ira de mieux en mieux ?

Ça, le pépé ne sait pas. Il redoute même qu'un jour on ait d'autres peurs. "Les hommes deviendront loups" dit une prophétie du temps de ses pères... Il demeure grave et récite à voix basse une autre prophétie : "Quand les hommes voleront plus loin que l'oiseau, que les femmes se montreront aussi nues que les poissons, la fin du monde sera proche".

Marie se rassure car la fin du monde n'est pas pour demain : les femmes ne peuvent pas aller toutes nues. Peut-être raccourcir les robes, parce que c'est commode, mais nues, tout de même...

Et elle parle d'autre chose, rouge comme une pivoine. Elle revient aux loups.

Cependant, le lendemain de l'histoire des loups – qu'après le pépé on ne saura plus - Marie est venue avec un cahier qu'elle avait taillé et cousu elle-même dans du papier blanc.

Une étiquette dessinée. Un titre écrit dessus. LES LOUPS.

Et puis deux pages entières racontant les loups des pères du pépé.

Cette année Marie finissait le CE2.

Alors le pépé, ému, lui a offert un cahier.

Un vrai, un neuf et entier. Un gros, bien le double de son cahier mensuel. Pour écrire ce qu'elle veut. Sans le montrer à quelqu'un, sans rendre compte à personne. Écrire pour elle en toute liberté.

Des récitations à elle ? Des chansons à elle ?

- Ce que tu voudras, Marie. Pas des "gaspilles" bien sûr... Même tes secrets.

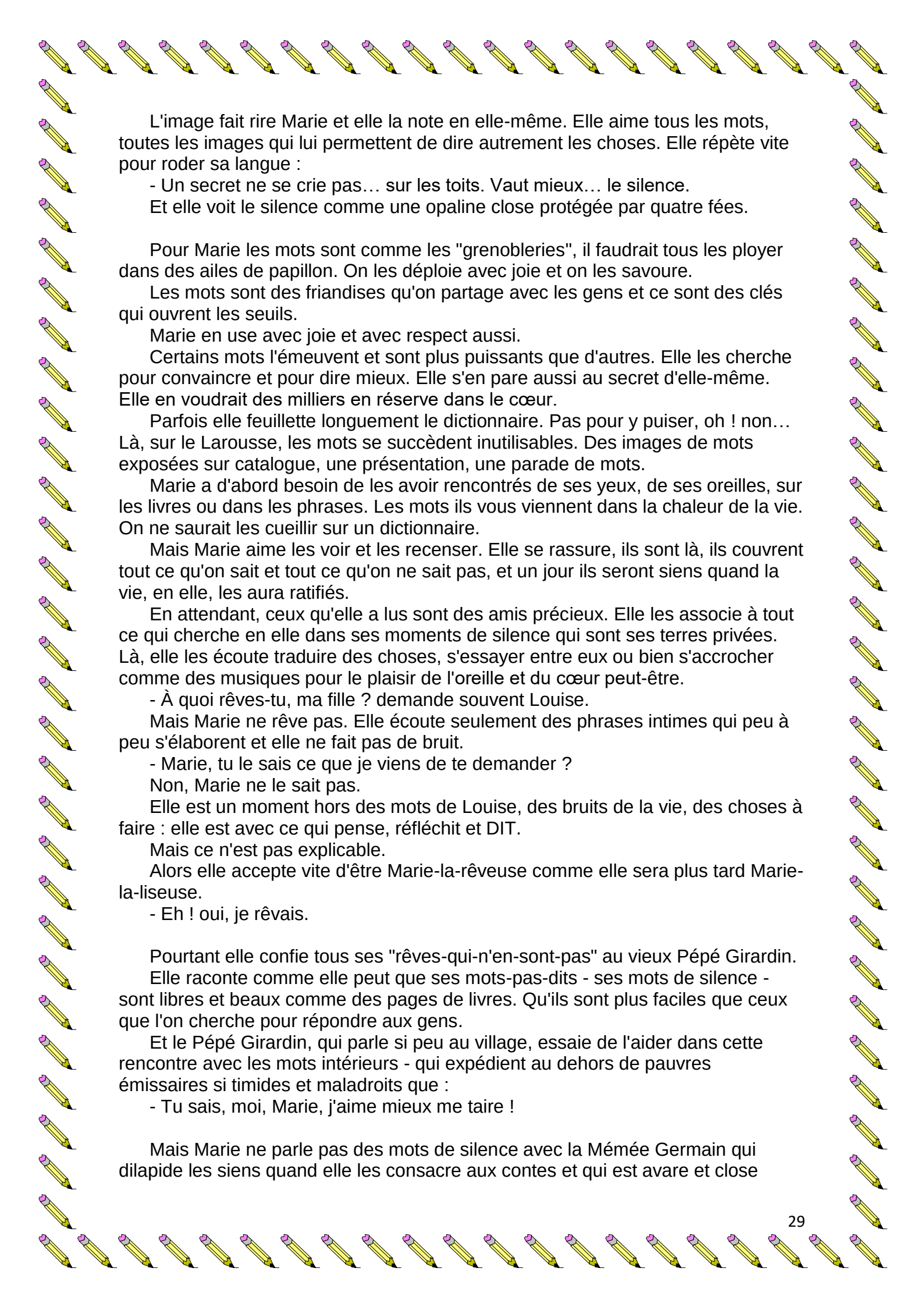
Ses secrets ? Oh ! non... Un secret est un secret même pour les mots. Il est dans le cœur sans phrases. Alors on ne peut pas le dire - encore moins l'écrire. Elle sourit au pépé :

- Si j'écrivais mes secrets, quelqu'un pourrait les surprendre.

- T'as raison. Et ils deviendraient des secrets de polichinelle.

Polichinelle Marie sait. Mais secret de polichinelle Marie ne sait pas. Le pépé non plus. Il explique tout de même : c'est comme un discours crié sur les toits.





L'image fait rire Marie et elle la note en elle-même. Elle aime tous les mots, toutes les images qui lui permettent de dire autrement les choses. Elle répète vite pour roder sa langue :

- Un secret ne se crie pas... sur les toits. Vaut mieux... le silence.  
Et elle voit le silence comme une opaline close protégée par quatre fées.

Pour Marie les mots sont comme les "grenobleries", il faudrait tous les ployer dans des ailes de papillon. On les déploie avec joie et on les savoure.

Les mots sont des friandises qu'on partage avec les gens et ce sont des clés qui ouvrent les seuils.

Marie en use avec joie et avec respect aussi.

Certains mots l'émeuvent et sont plus puissants que d'autres. Elle les cherche pour convaincre et pour dire mieux. Elle s'en pare aussi au secret d'elle-même. Elle en voudrait des milliers en réserve dans le cœur.

Parfois elle feuillette longuement le dictionnaire. Pas pour y puiser, oh ! non... Là, sur le Larousse, les mots se succèdent inutilisables. Des images de mots exposées sur catalogue, une présentation, une parade de mots.

Marie a d'abord besoin de les avoir rencontrés de ses yeux, de ses oreilles, sur les livres ou dans les phrases. Les mots ils vous viennent dans la chaleur de la vie. On ne saurait les cueillir sur un dictionnaire.

Mais Marie aime les voir et les recenser. Elle se rassure, ils sont là, ils couvrent tout ce qu'on sait et tout ce qu'on ne sait pas, et un jour ils seront siens quand la vie, en elle, les aura ratifiés.

En attendant, ceux qu'elle a lus sont des amis précieux. Elle les associe à tout ce qui cherche en elle dans ses moments de silence qui sont ses terres privées. Là, elle les écoute traduire des choses, s'essayer entre eux ou bien s'accrocher comme des musiques pour le plaisir de l'oreille et du cœur peut-être.

- À quoi rêves-tu, ma fille ? demande souvent Louise.

Mais Marie ne rêve pas. Elle écoute seulement des phrases intimes qui peu à peu s'élaborent et elle ne fait pas de bruit.

- Marie, tu le sais ce que je viens de te demander ?

Non, Marie ne le sait pas.

Elle est un moment hors des mots de Louise, des bruits de la vie, des choses à faire : elle est avec ce qui pense, réfléchit et DIT.

Mais ce n'est pas explicable.

Alors elle accepte vite d'être Marie-la-rêveuse comme elle sera plus tard Marie-la-liseuse.

- Eh ! oui, je rêvais.

Pourtant elle confie tous ses "rêves-qui-n'en-sont-pas" au vieux Pépé Girardin.

Elle raconte comme elle peut que ses mots-pas-dits - ses mots de silence - sont libres et beaux comme des pages de livres. Qu'ils sont plus faciles que ceux que l'on cherche pour répondre aux gens.

Et le Pépé Girardin, qui parle si peu au village, essaie de l'aider dans cette rencontre avec les mots intérieurs - qui expédient au dehors de pauvres émissaires si timides et maladroits que :

- Tu sais, moi, Marie, j'aime mieux me taire !

Mais Marie ne parle pas des mots de silence avec la Mémée Germain qui dilapide les siens quand elle les consacre aux contes et qui est avare et close



quand il s'agit de la vie. On ne peut pas avec elle. C'est elle qui dit, quand Marie est là, et dire c'est raconter.

Avec la Mémée Tasine, Marie se taira aussi.  
C'est tellement évident que les mots, pour la Mémée, sont des jongleries.  
Qu'en ferait-elle, enfouis, eux qui ont tellement besoin de sa "bave de tendresse" ? - Et dont elle a un grand choix !

Elle les emploie pour distraire, pour évoquer, consoler. Elle prend ceux qui viennent. D'ailleurs le premier venu fait toujours l'affaire, parce qu'elle est Césarine, que sa langue est vive et qu'elle ne supporte pas de regarder sans rien dire la moindre tristesse. Il FAUT qu'elle porte secours. Il FAUT qu'elle fanfarine. Elle ne pourrait pas agir autrement.

Alors, réfléchir sur des mots qui se bousculent, qu'on ne saurait arrêter pas plus qu'on arrête les eaux de la source, qu'est-ce que c'est que cette idée ?

La Mémée rirait - Ils te plaisent pas, mes mots ?

"Oh ! que si, Mémée, ils sont comme je les veux !" pourrait répondre Marie.

Et elle sourirait sans insister plus.

Et elle sourit en imaginant la scène qui n'a pas eu lieu.

\*\*\*

Pour Mémée Tasine les mots sont la musique des tendresses. Pour Mémée Germain, elle les a reçus elle les retransmet, elle n'est que la voix du Temps. Pour le Pépé Girardin, les plus sages sont muets, juste des racines qu'on donne à deviner sous quatre paroles. Quant à Madame S, elle les utilise pour se promouvoir : c'est sa façon d'être.

Madame S a l'âge de Mémée Germain ou Mémée Tasine, c'est aussi une voisine, mais n'est pas Mémée qui veut, elle est Madame S - Madame tout court.

Marie ne sait presque rien de son passé ni d'elle-même. Elle ne conte pas d'histoires - enfin on ne lui en demande pas.

Mais elle joue avec les mots, parfois, un moment, au seuil de sa porte :

- Muet comme une... ?

- Carpe !

Et on continue, rusé comme un renard, long comme un jour sans pain, malin comme un singe... Ça dure de grands moments.

Ou bien elle invente des charades et elle gagne à tous les coups grâce à des mots qu'on ignore... et qu'elle justifie en exhibant le Larousse qui lui donne toujours raison.

Elle pose, aussi, des devinettes compliquées – qu'on ne comprend pas toujours, même la réponse donnée.

Ou elle récite des poèmes que personne ne connaît : petite fille elle allait dans une école de sœurs d'une grande ville.

Parfois elle dit un vers et tout le suivant, mais s'arrête avant la rime qu'il faut deviner. Ça finit souvent par un grand fou rire. Une fois, Aimé Puzin, pour rimer avec orange avait crié : "Mange !"... Il s'agissait d'ange...

- Allez, ça suffit ! avait dit Mme S, vous êtes trop bêtes pour ce jeu !

Elle enchaîne cependant, encore en goût d'enseigner :

- Abricot ?

- Abricotier.

Et poire et poirier, tout le verger y passe, on est très vite imbattable - mais, pour les vergers d'Afrique, tout le monde redevient bête.

Lorsqu'enfin Marie devient incollable sur les manguiers et les autres, Mme S lui montre un livre de prix qu'elle a eu à son école. Tous les fruits sont dessinés avec leurs arbres fruitiers.

C'est là que Marie a appris que la tomate était, elle aussi, un fruit.

- Alors elle devrait pousser sur un tomatier.

- Raisonneuse, dit Mme S, elle pousse... Elle pousse là où Dieu la fait pousser.

Marie consulte le Larousse. Pas de tomatier. Le Larousse et Mme S sont d'accord pour les tomates. Mais Marie triomphe qui, lisant plus loin, apprend à Mme S :

- C'est le nom vulgaire d'un ly-co-per-sicum !

- Lycopersicum ? Je vous demande un peu ? Apprends d'abord le français avant de dire du latin.

Et elle rentre son Larousse.

Marie sourit et soupire : n'est pas Mémée qui le veut, elle le savait bien !

Mme S possède, aussi, un autre livre de prix. C'est un gros album d'Histoire en images d'Épinal. Sous chaque image un court texte. Tout le livre n'est que batailles. Marie n'aime pas ce livre. Elle se réjouit que Mme S ne tienne pas non plus à tant de combats.

Elle devrait aussi - durant que Marie y pense - ignorer les préfectures et sous-préfectures de chaque département.

Mais elle les sait sur le bout du doigt.

Quand elle commence d'en parler, Marie se souvient que Maman l'attend.

Cependant, si les tables de calcul sont sans secret pour Marie, c'est à Mme S qu'elle doit cette performance à son goût d'enseignement dans la gloire et la rigueur.

Puis un jour Maman a dit - pendant que Mme S séjournait à l'hôpital - qu'elle avait eu des malheurs tout au long de son enfance.

Marie aurait bien voulu n'avoir jamais ri derrière son dos. Mais ce qui est fait est fait - Et se refait même on se demande comment.

Et Marie n'a jamais pu dire : "Mémée S", même quand elle a su qu'elle avait eu des malheurs. Et même aujourd'hui, dans le souvenir, elle demeure Madame S, tout auréolée de grandeurs passées confuses et noires.

Pourtant, les relations de Marie et de Mme S n'ont jamais été mauvaises. Jamais de brimades ni de gronderie. Plus qu'une tendresse, même, à des moments ponctuels. Marie était, à ces moments-là, invitée à boire un peu de café d'orge dans des tasses bleu de Sèvres qui n'étaient pas "de la cuisine".

Mme S mettait un napperon sous les tasses.

Elles trempaient un biscuit et parlaient comme des dames. Peut-être que Mme S jouait à avoir une invitée, elle qui n'en avait guère ? Et Marie, tacitement, jouait, elle aussi ?

Pourtant ce n'était pas ça, Marie le sentait. Elle revoit Mme S qui enlevait son tablier, équilibrait son chignon, minaudait un peu - et ne ressemblait en rien à la vieille dame qui passait par le village telle une ombre noire.

Pourquoi avait-elle choisi Marie pour ces "dînettes sacrées" qu'elle ne faisait pas avec les autres enfants ? Marie n'a jamais cherché à comprendre.

Il est des accords tacites qu'il ne faut pas explorer parce qu'ils règlent, au mieux, des choses indicibles, donc inéchangeables. Et les "choses" passent quand même par la confiance de l'accord. Mme S et Marie sirotaient leur café d'orge dans des tasses bleues à liseré d'or avec une gravité frôlée de mystère.

- C'était comme ça parce que Mme S était Mme S, que Marie était Marie et le passé le passé. Et, chez Mme S, le besoin venait parfois de dédouaner encore quelque chose.

L'obscur importance de ce souvenir que certains objets ont laissé dans la mémoire comme une icône colorée qui n'a pas tout dit, qui ne dira jamais tout.

Après tant d'années, Marie reconnaîtrait entre mille les deux tasses bleues. Pourtant celles-ci gardent toujours leur mystère.

La fin du liseré d'or se raccrochait au début par une petite embardée qui, soudant le cercle, le relançait en avant.

La dame et Marie admiraient les tasses. Il n'y en avait que deux et rien d'autre avec, sinon les soucoupes qui, elles, étaient festonnées.

Marie sentait bien que les tasses étaient précieuses et qu'elle était honorée de les tenir un moment AVEC Mme S qui en savait la valeur et en était fière.

Et Marie buvait, plus grave que Louise n'aurait su le faire, ne cherchant pas à savoir.

C'était nécessaire à quelque chose d'essentiel que les tasses bleues demeurent secrètes.

Parfois Mme S restait plusieurs mois sans les ressortir et l'on buvait dans des verres. Et puis un jour comme ça, il y avait dans l'air une solennité. Pas de crise de jeux de rires possibles. Une tristesse peut-être ? Et Marie savait que Mme S moudrait de son orge, que le jour serait marqué des deux tasses bleues.

Bien longtemps après, Mme S morte, Marie partie du village, elle s'est risquée à demander aux voisins ce qu'étaient devenues les tasses.

Quelles tasses bleues ? Personne n'avait bu dans des tasses bleues. On avait dû les donner avec tout le reste. Il n'y avait rien de valable dans les ustensiles de Mme S.

Et Marie ressent toujours un pincement triste, là où les deux tasses bleues demeurent inscrites.

L'enfance, Marie le sait maintenant, a un privilège.

Elle peut ressentir avec acuité les secrets qu'elle frôle.

Et son émotion, elle est capable de la vivre sans rien chercher à voir, sans rien chercher à comprendre. Juste par respect, juste par tendresse, elle peut communier invisiblement avec l'essentiel qui lui est celé, parce qu'il n'est pas de son âge. Elle met en commun la peine en avançant sa confiance, c'est tout ce qu'elle peut offrir. Alors, des liens tacites se créent, secret entre ceux qui ont vécu et habitent des souvenirs parvenus à l'indicible, et l'enfance qui va vivre, qui pressent plus qu'elle n'entend mais qui rejoint, tout de même, ce qu'elle comprendra plus tard.

Marie ne posa jamais de questions à Madame S : elle se sentait trop petite pour entendre les réponses. Mais elle offrit du respect et de la tendresse aux réponses closes qui furent moins seules.

Et les tasses bleues disaient quelque chose que Marie enfouissait comme le jardinier range des graines de semence qui enfleuriront les printemps prochains. C'était en Marie une certitude : il y avait le temps des terrains qui se préparent, il y

aurait le temps des terrains devenus aptes, c'était plus simple que simple, c'était évident.

Peut-être que Marie eut beaucoup de chance d'avoir un papa âgé qui faisait sentir et communiquait ses pensées profondes.

Il disait que chaque vie, à son ultime saison, peut tout reprendre et comprendre avant de le retransmettre. Et lui, il était à cette ultime saison.

Mais l'enfant courait se nourrir de vent, de soleil et de tartines pour grandir autour des noyaux offerts qui lui décuplaient tous ses appétits. Tout en elle s'inscrivait, devenait semence, tout serait un jour. Aux fringales de la vie, les plantes pousseraient solides bien accrochées aux racines.

## CHAPITRE QUATRE

La Mémée Germain, Marie ne saura rien d'elle que les fées transmises qu'elle retransmet à son tour dans des cortèges de mots qui laissent Marie pantoise.

Et puis, elle tricote pour les gens, des bas, des chaussettes, des fichus et des écharpes. Elle a des laines d'avance qu'elle tient dans la naphthaline. Si une mite voltige, Marie la poursuit et la claque dans ses mains.

Quand Mémée Germain fait ses pelotes de laine, Marie lui tient l'écheveau sur ses bras tendus.

Les bas se tricotent en rond sur quatre aiguilles qui virent, avec une cinquième aiguille qui cliquette vite et bien.

Et les mots ne viennent que sur ce tempo, les bécicles sur le nez et le regard, par-dessus pour voir fleurir les histoires au fond des yeux de l'enfant.

C'est Mémée Germain qui dit les contes de Perrault et bien d'autres contes qu'elle tient de sa mère qui les tenait de sa mère et ainsi de suite à rebrousse-temps.

Marie a longtemps pensé, qu'elle, Mémée Germain, les inventait dans sa tête.

Surtout l'Homme-Poule qui n'était dans aucun livre. Et que personne ne savait, excepté Mémée Germain.

Puis un jour, Marie devenue grand-mère a appris que l'Homme-Poule fut écrit par Brentano. Et son enfance contée, dans un village perché où Mémée Germain ne savait qu'à peine lire, lui a paru vaste et enracinée plus large qu'elle ne croyait !

Par la chaîne des conteuses qui se jouait de l'espace, des langues, du temps, un conte de fées parti de l'Allemagne avait rejoint la Mémée en moins de cent ans.

Marie s'étonne aujourd'hui, au temps de l'image, de ce qui, pour la Mémée était dans l'ordre des choses - Dis, Mémée Germain, demandait l'enfant, qui te l'a appris ce conte ?

La Mémée riait. Qui ? Elle ne le savait plus. Et quelle importance ? Les contes avaient mille bouches qui les semaient à tous vents... Avec tant de sources ils n'étaient plus à personne et devenaient l'air du temps.

- Peuchère ! disait la Mémée. Ils viennent de loin et ils iront loin... Ils se sèment et ils repoussent comme les pissenlits.

Mais parfois, pourtant, la Mémée Germain sentait comme une cassure, comme une menace pour la longue chaîne orale qui la poussait dans le dos.

Les contes, pour elle, étaient venus en patois.



Elle, la Mémée, elle était une rupture en les disant en français - puisque maintenant on devait parler français avec tous les écoliers !

Parfois elle en avait peine.

- Marie, tu es la première à les entendre "comme ça" :

Et, du "comme ça" elle se sentait vergogneuse.

Elle disait : " Ça me fait honte. J'en ai la bouche tout amère..."

- Ben raconte-moi en patois ! rétorquait Marie.

Mais les temps avaient changé.

Et il fallait bien que les fées s'y fassent si elles voulaient survivre.

Marie insistait.

- Moi, ça me fait rien, le patois je le comprends.

Bien sûr qu'elle le comprenait. Tous les gens entre eux parlaient le patois, même Louise avec Michaut. Le français ne concernait que le monde des enfants tournant autour de l'école et du catéchisme - et des grands-mères conteuses, il le fallait bien.

Marie comprend maintenant les vergognes tristes de Mémée Germain.

Mais que son français - nécessaire et imposé - gardait les images, les sonorités patoises, à peine diminué par la traduction, si près encore de sa source. Il était truffé de termes anciens qui ne trouvaient pas leurs équivalents au français de la Mémée - Peuchère, que ce français vous enfermait à l'étroit ! - Heureusement elle gardait ses tournures de phrases pour y régenter les "envahisseurs". Elle gardait aussi l'accent du village pour les accorder entre eux.

Alors, un peu consolée, elle se répétait qu'il faut vivre avec son temps, ne pas rester en arrière et que l'essentiel est de pousser plus avant cet héritage transmis en l'adaptant de son mieux aux oreilles écoutantes.

L'essentiel était aussi qu'elle puisse vérifier l'intact de cet héritage et du pouvoir de ses mots dans une écoute séduite.

Et qu'elle séduisait, la Mémée Germain, au faite de ses puissances quand vous arrivait le dénouement d'une histoire ! Les fées, les lutins, tout le monde se trouvait là pour protéger les princesses habillées couleur du temps. Et les monstres éberlués - devenus crapauds, araignées ou mille-pattes - étaient écrasés sous les sabots des chevaux ou sous les bottes des princes qui caracolaient dans la splendeur de leur suite : un soleil à son zénith ! Un bonheur universel.

Avec la Mémée Germain, on ne pouvait pas abandonner comme ça une histoire longue, venue de si loin. Et l'on quittait la Mémée, qui ne parlait plus, comme des somnambules.

Et Marie restait parfois, immobile et seule, à mener encore l'histoire parmi ses apothéoses.

Enfin, revenue sur terre, elle risquait parfois :

- Tu y crois, Mémée ?

Et elle aurait bien voulu que la Mémée dise oui.

Mais la Mémée répondait :

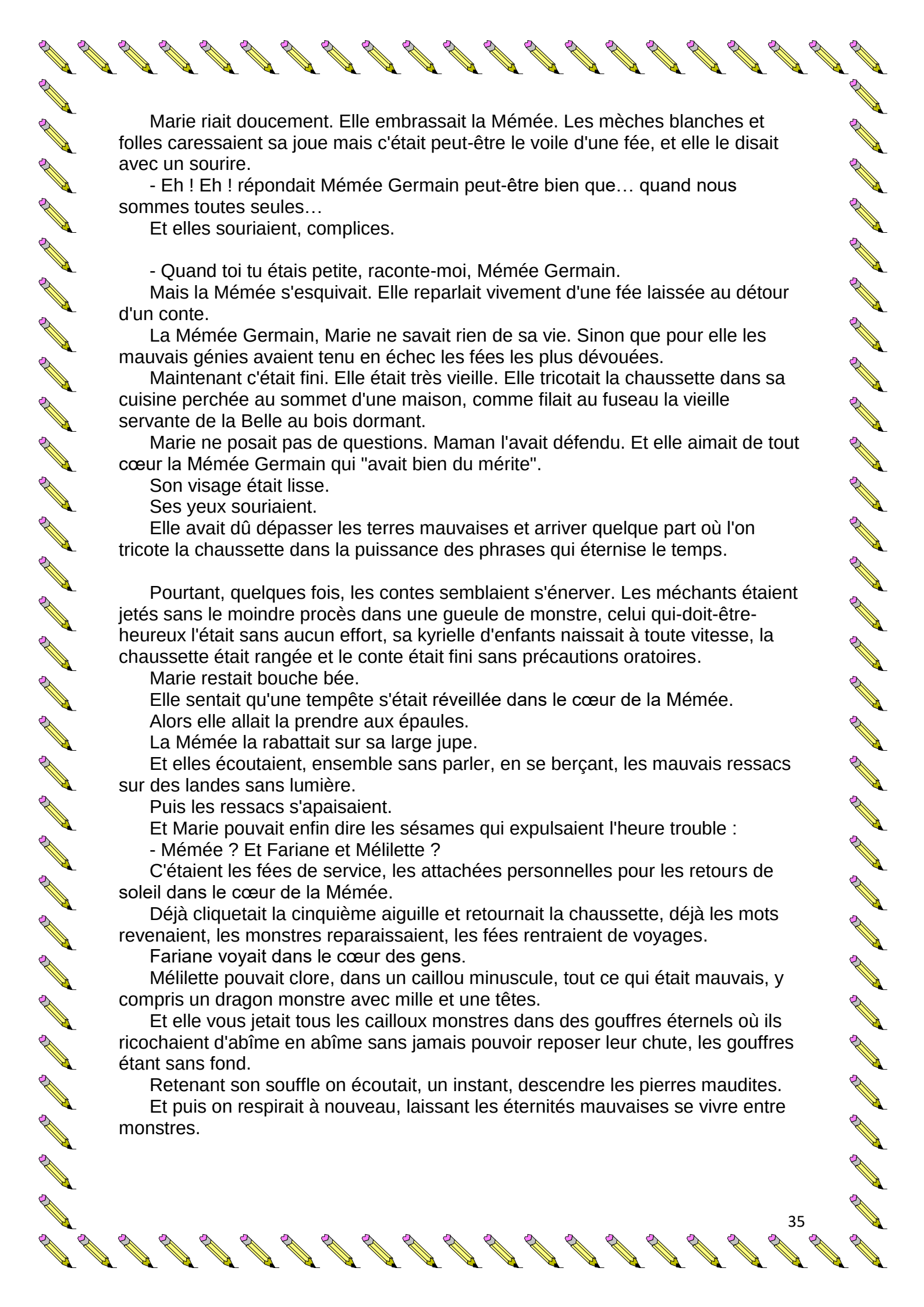
- Et toi, Marie, tu y crois ?

À cette question précise, "vertueuse et éduquée", Marie reniait ses dieux avec beaucoup de détresse :

- N...on, NON.

- Alors je suis comme toi.





Marie riait doucement. Elle embrassait la Mémée. Les mèches blanches et folles caressaient sa joue mais c'était peut-être le voile d'une fée, et elle le disait avec un sourire.

- Eh ! Eh ! répondait Mémée Germain peut-être bien que... quand nous sommes toutes seules...

Et elles souriaient, complices.

- Quand toi tu étais petite, raconte-moi, Mémée Germain.

Mais la Mémée s'esquivait. Elle reparlait vivement d'une fée laissée au détour d'un conte.

La Mémée Germain, Marie ne savait rien de sa vie. Sinon que pour elle les mauvais génies avaient tenu en échec les fées les plus dévouées.

Maintenant c'était fini. Elle était très vieille. Elle tricotait la chaussette dans sa cuisine perchée au sommet d'une maison, comme filait au fuseau la vieille servante de la Belle au bois dormant.

Marie ne posait pas de questions. Maman l'avait défendu. Et elle aimait de tout cœur la Mémée Germain qui "avait bien du mérite".

Son visage était lisse.

Ses yeux souriaient.

Elle avait dû dépasser les terres mauvaises et arriver quelque part où l'on tricote la chaussette dans la puissance des phrases qui éternise le temps.

Pourtant, quelques fois, les contes semblaient s'énervier. Les méchants étaient jetés sans le moindre procès dans une gueule de monstre, celui qui-doit-être-heureux l'était sans aucun effort, sa kyrielle d'enfants naissait à toute vitesse, la chaussette était rangée et le conte était fini sans précautions oratoires.

Marie restait bouche bée.

Elle sentait qu'une tempête s'était réveillée dans le cœur de la Mémée.

Alors elle allait la prendre aux épaules.

La Mémée la rabattait sur sa large jupe.

Et elles écoutaient, ensemble sans parler, en se berçant, les mauvais ressacs sur des landes sans lumière.

Puis les ressacs s'apaisaient.

Et Marie pouvait enfin dire les sésames qui expulsaient l'heure trouble :

- Mémée ? Et Fariane et Mélilette ?

C'étaient les fées de service, les attachées personnelles pour les retours de soleil dans le cœur de la Mémée.

Déjà cliquetait la cinquième aiguille et retournait la chaussette, déjà les mots revenaient, les monstres reparaissaient, les fées rentraient de voyages.

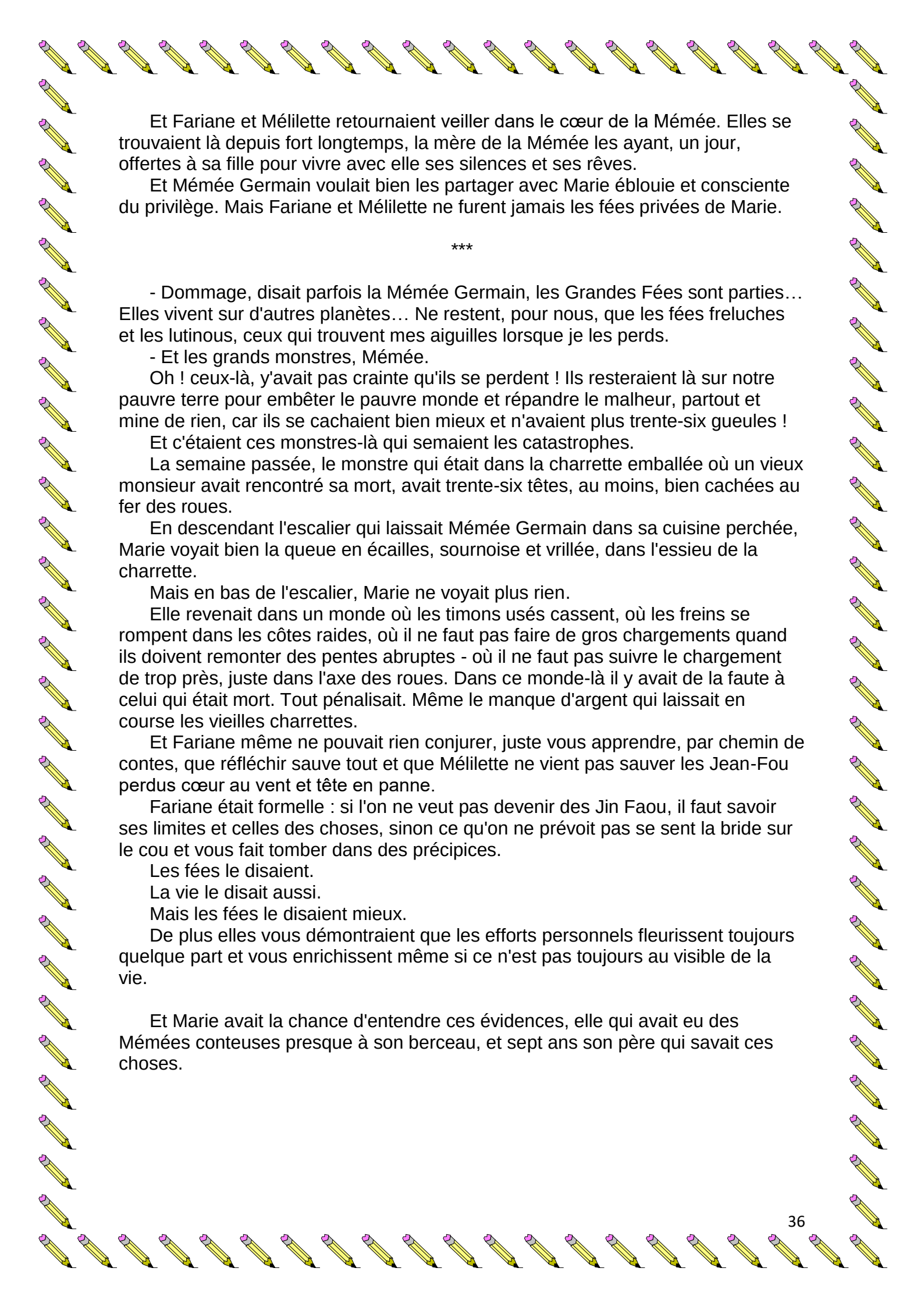
Fariane voyait dans le cœur des gens.

Mélilette pouvait clore, dans un caillou minuscule, tout ce qui était mauvais, y compris un dragon monstre avec mille et une têtes.

Et elle vous jetait tous les cailloux monstres dans des gouffres éternels où ils ricochaient d'abîme en abîme sans jamais pouvoir reposer leur chute, les gouffres étant sans fond.

Retenant son souffle on écoutait, un instant, descendre les pierres maudites.

Et puis on respirait à nouveau, laissant les éternités mauvaises se vivre entre monstres.



Et Fariane et Mélilette retournaient veiller dans le cœur de la Mémée. Elles se trouvaient là depuis fort longtemps, la mère de la Mémée les ayant, un jour, offertes à sa fille pour vivre avec elle ses silences et ses rêves.

Et Mémée Germain voulait bien les partager avec Marie éblouie et consciente du privilège. Mais Fariane et Mélilette ne furent jamais les fées privées de Marie.

\*\*\*

- Dommage, disait parfois la Mémée Germain, les Grandes Fées sont parties... Elles vivent sur d'autres planètes... Ne restent, pour nous, que les fées freluches et les lutinous, ceux qui trouvent mes aiguilles lorsque je les perds.

- Et les grands monstres, Mémée.

Oh ! ceux-là, y'avait pas crainte qu'ils se perdent ! Ils resteraient là sur notre pauvre terre pour embêter le pauvre monde et répandre le malheur, partout et mine de rien, car ils se cachaient bien mieux et n'avaient plus trente-six gueules !

Et c'étaient ces monstres-là qui semaient les catastrophes.

La semaine passée, le monstre qui était dans la charrette emballée où un vieux monsieur avait rencontré sa mort, avait trente-six têtes, au moins, bien cachées au fer des roues.

En descendant l'escalier qui laissait Mémée Germain dans sa cuisine perchée, Marie voyait bien la queue en écailles, surnoise et vrillée, dans l'essieu de la charrette.

Mais en bas de l'escalier, Marie ne voyait plus rien.

Elle revenait dans un monde où les timons usés cassent, où les freins se rompent dans les côtes raides, où il ne faut pas faire de gros chargements quand ils doivent remonter des pentes abruptes - où il ne faut pas suivre le chargement de trop près, juste dans l'axe des roues. Dans ce monde-là il y avait de la faute à celui qui était mort. Tout pénalisait. Même le manque d'argent qui laissait en course les vieilles charrettes.

Et Fariane même ne pouvait rien conjurer, juste vous apprendre, par chemin de contes, que réfléchir sauve tout et que Mélilette ne vient pas sauver les Jean-Fou perdus cœur au vent et tête en panne.

Fariane était formelle : si l'on ne veut pas devenir des Jin Faou, il faut savoir ses limites et celles des choses, sinon ce qu'on ne prévoit pas se sent la bride sur le cou et vous fait tomber dans des précipices.

Les fées le disaient.

La vie le disait aussi.

Mais les fées le disaient mieux.

De plus elles vous démontraient que les efforts personnels fleurissent toujours quelque part et vous enrichissent même si ce n'est pas toujours au visible de la vie.

Et Marie avait la chance d'entendre ces évidences, elle qui avait eu des Mémées conteuses presque à son berceau, et sept ans son père qui savait ces choses.

## CHAPITRE CINQ

Peu d'enfants habitent le village même.

Et pas un garçon.

Marguerite Claire et Rose vivent à la poste. On les voit très peu. Elles ne jouent pas sur la place : leur maman serait trop loin, à l'autre bout du village.

Quatre maisons au-delà, la grande et jolie d'Édith.

Mais plus près il y a Charlotte.

Charlotte, Marie en rêve. Elle est plus petite. D'abord un bébé gracieux qui aime les jeux de menottes. Elles font font font les petites marionnettes, on peut jouer avec elle un matin entier.

Parfois sa maman permet que l'on pousse son landau. Mais le landau est, comme ceux de cette époque, long et haut perché sur de grandes roues, si bien suspendu qu'un rien le balance, qu'un rien le renverse aussi.

Un jour que Julienne promenait Charlotte en robe de voile et petit chapeau, un grand chien errant, devenu furieux on ne savait pas pourquoi, s'est jeté sur le landau, là, en dehors du village, sur la route du cimetière.

Julienne a crié mais personne à l'horizon.

Elle a saisi une branche, s'est mise devant le landau, et, criant toujours, elle a fustigé le chien. Mais le chien dément ne reculait pas, acculait Julienne contre le landau.

Et soudain, dans la bagarre, le landau bascule.

Derrière, les petites filles le calent de leurs quatre bras.

Marie replace Charlotte dans le fond de sa capote et Raymonde...

L'exploit de Raymonde...

Marie le retrouve dans son souvenir comme un grand moment de bravoure de l'enfance. - Raymonde s'en souvient-elle, elle qui aimait les bêtes jusqu'à n'en avoir qu'une peur relative ?

Donc, Raymonde lâche Marie, passe devant Julienne qui veut l'empêcher et se trouve face au chien en première ligne.

Elle dit "Bon chien, va !" ou des choses de ce genre sans s'arrêter de parler, d'une voix tranquille et elle tape sur son genou comme pour une invite, sans s'approcher ni bouger en regardant bien le chien.

Et le chien hésite.

Et le temps est suspendu.

Charlotte ne hurle pas, Julienne est médusée. Marie éperdue d'admiration et de peur, et Raymonde attend, tranquille.

Et le chien s'en va aboyer plus loin, plus bas que le cimetière, comme s'il poursuivait une bête mauvaise qui aurait filé par là.

On retourne dare-dare vers la maison de Charlotte.

La promenade est finie.

Ce n'est pas quatre heures, on goûte quand même.

Julienne a ouvert un pot de gelée. Elle met sur des tartines une couche épaisse de fromage blanc, de la gelée par-dessus.

Marie, qui a oublié les festins de son enfance - baptêmes et communions - garde ces tartines-là intactes dans son souvenir. Parfois elle y goûte encore... Il faut les tenir à plat, y mordre très franc tout en aspirant un peu la nappe de gelée qui cherche à glisser... Et la gelée vient première, groseille, printemps, on voit reluire le cuivre des bassines embaumées.

Dehors, sur le mur, les bégonias sont fleuris.

Gaston, sorti de sa forge, a droit, lui aussi, à une tartine.

Mais Julienne tient Charlotte sans manger et sans parler. Elle la regarde, elle la berce et la serre sur son cœur, Charlotte que ce chien fou...

Marie n'a pas oublié les yeux de Julienne de ce tantôt-là. Et Charlotte, la précieuse, vivante et riieuse dans les bras clos de sa mère - alors que la petite d'avant, la jolie Denise, est avec les anges - Charlotte rit et gazouille des ma-ma joyeux.

- Pleure pas, Julienne ! répète Gaston avec sa bonne tendresse.

Et Raymonde qui commence à s'apercevoir qu'il y a eu danger et qu'elle a été le héros de l'heure déclare subitement :

- Je crois que les chiens, vaut mieux leur parler, même s'ils sont fous.

Le soir, à sa mère, elle a dû redire cette vérité en racontant l'aventure et sa Maman Joséphine - qui n'était pas Louise ! - a répondu posément :

- Mais ma petite Raymonde, on ne parle pas aux chiens qu'on ne connaît pas !

On a su le lendemain qu'un chien étranger totalement furieux, enragé peut-être, avait été abattu du côté de Saint-Martin. Il était gros, broussaillu, les oreilles droites.

- C'était le nôtre ! dit Raymonde, un gros regret dans le cœur, elle qui aimait les bêtes bien plus que Marie ne pouvait le concevoir.

Marie ne répondra pas, elle n'ose pas avouer qu'elle se sent bien soulagée.

\*\*\*

Un autre fait de bravoure. Le grand et gros X a parfois, aussi, des accès de rage.

Il quitte sa maison à flanc de coteau où il vit tout seul et s'en vient vers le village menacer la forge ou n'importe qui.

Un de ses chiens l'accompagne, son ventre attaché par un torchon. Le nœud, sur le dos, le transforme en chien ailé.

Fusil à l'épaule, le maître crie des menaces. Et le chien aboie devant ou derrière. Ils débouchent brusquement du fond de la combe.

Les petites filles en tablier cueillaient des gerbes de marguerites avant que les fauchaisons commencent.

Aucune haie, aucun arbre à portée de jambes.

Marie sent la peur lui serrer le ventre.

- Bonjour, Monsieur dit Raymonde avec un sourire, équilibrant son chapeau d'un geste tranquille.

- Bonjour, les enfants.

Et l'ogre est passé.

- Il valait mieux lui parler, dit encore Raymonde.

- Il valait mieux lui parler.

Puis elles éclatent de rire. Si elles avaient détalé, peut-être que l'ogre-chasseur les prenait pour des lapins ?

Mais un coup de feu claque à l'entrée du village.

Raymonde entraîne Marie vers sa grange à foin qui est en dehors de la masse du village et d'où l'on voit tout venir.



- Marie ! appelle Louise éperdue qui a bravé tout danger.  
Elle saisit les deux enfants et les entraîne chez Raymonde derrière les volets clos.  
C'était un coup de feu en l'air.  
Il n'y en aura pas d'autres.  
L'ogre est reparti.  
Et les volets se déploient.  
Lorsque les gendarmes arrivent enfin, le gros et grand X a retrouvé ses esprits et il laboure son champ.  
Les gendarmes ne peuvent qu'aller lui parler et le mettre en garde.  
Le pays, c'est comme ça, garde le grand X trépané depuis la guerre de "Quatorze".  
Les villages ont bien leurs peines.  
Et les petites filles bien des émotions.

\*\*\*

Marie joue avec Charlotte qui court maintenant.  
Et Maman la suit des yeux de façon tout attendrie.  
Marie le voit bien que Maman pense à des choses, que les mots, déjà, lui frétille sur la langue, qu'elle va annoncer des événements.  
Louise se penche sur Marie.  
- Tu voudrais qu'on ait, nous aussi, une Charlotte ? Ou un petit frère ? Enfin, un bébé ?  
- Oh ! oui, jubile Marie...  
Et elle embrasse Charlotte. Et elle regarde Maman qui serre son tablier. Puis elle embrasse Maman et court chez Raymonde. Elle crie en courant :  
- J'aime mieux une petite sœur.

Marie se doutait que Maman peut-être... parce que la grande Thérèse qui a bien quinze ans et qui sait des choses – qu'elle ne dit jamais, oh ! non, mais qu'elle dit quand même ! - s'en doutait un peu.

- Peut-être, Marie, qu'un de ces quatre matins tu devras chercher dans une rose ou un chou !

Marie l'avait regardée.

- Enfin, une rose, ou un chou... qu'on dit !

Et les deux mains de Thérèse avaient arrondi un arc par-dessus son propre ventre.

Marie était restée là sans demander davantage.

Thérèse n'était pas une grande personne. Non plus une enfant. Elle était entre les deux, empêtrée de ses sciences dont elle ne savait quoi faire. Les grands lui disaient "Tais-toi !". Les petits voulaient savoir plus qu'elle ne savait - et ils "rapportaient", indignés, à leurs parents ce qu'elle avait suggéré ou mal expliqué.

Marie court donc chez Raymonde.

Et toutes les deux, là, sous le tilleul de la place, elles ont dû unir tout ce qu'elles savaient et tirer des conclusions.

Marie ne se souvient pas des mots échangés, seulement de la certitude que le bébé se trouvait dans le ventre de Louise et qu'il pousserait comme un chat ou un lapin... mais qu'il faudrait tout de même parler de rose et de chou.

Par contre l'image, le décor du jour est indélébile au souvenir de Marie.

La journée est rousse. Les feuilles du tilleul sont jaune mastic. Les pots d'oxalis fleuris sont encore sur les fenêtres de la maison de Raymonde, et, dans son jardin, sur les piles du portillon les fuchsias sont rose mauve. Les petites filles ont déjà mis des chaussettes. Elles ont les mêmes vestes, bleu chiné de blanc, tricotées par Louise.

Elles pensent au bébé bien au chaud du ventre mais ne diront rien. Ce n'est même pas un secret, juste des mots différés jusqu'au plus-tard de leur vie, quand elles auront l'âge des savoirs compris et celui de dire.

Pourtant, la grande Thérèse, qui avait du mal à ne pas faire partager les choses qu'elle "savait", avait essayé d'informer Marie qui ne se posait vraiment aucune question quant aux participations du père.

Elles étaient dans un chemin de sable mouillé et dessinaient sur le sol avec des brindilles. Marie commençait un château avec des fées.

- Et toi, tu fais quoi, Thérèse ?

Thérèse dessinait Ève, nue et étalée dans le sable frais - Marie ne s'inquiète pas ! Ève, on le sait, elle est nue.

- Oui, mais tu vas voir, Marie...

Marie ne trace plus rien - qu'est-ce qu'elle va montrer Thérèse !

Thérèse qui a toujours du matériel dans ses poches prend un double décimètre et l'enfonce brutalement entre les cuisses d'Ève nue.

Et Marie recule, honteuse et gênée, horrifiée aussi.

D'abord Ève est nue, totalement désarmée, et maintenant empalée juste dans ce coin secret qu'on ne montre pas parce qu'il est précieux et qu'il est à soi - elle est folle ou non, Thérèse ?

Marie voudrait s'en aller mais elle reste là, perplexe.

Et Thérèse continue.

Elle dessine Adam tout nu, les jambes écartées et le sexe énorme :

- Tu vois, dit Thérèse, "ça", ça fait comme la règle quand les hommes sont mariés et qu'ils veulent des enfants.

Mais un attelage passe.

Les filles dégagent le chemin et restent au bord du talus.

La charrette écrase Ève et Adam nus, c'est bien fait pour eux !

Et Marie s'en va.

- Reste ! dit Thérèse, aide-moi à effacer.

- Non ! répond Marie.

Bien fait pour Thérèse.

Puis Marie ne pense plus aux croquis de la Thérèse.

Mais le soir, pourtant, lorsqu'elle passe sa chemise elle y repense soudain. Elle a, elle aussi, un double décimètre. Elle le prend et elle mesure sa propre épaisseur au creux de la hanche. Elle constate que la règle irait de l'autre côté. Décidément elle se sent trop petite pour ces choses. Elle se couche très fâchée, elle a perdu un bien-être qui peut-être ne viendra plus. Et elle en veut à Thérèse qui a dérangé la joie de toucher en toute innocence son ventre et ses cuisses fermes.

Heureusement les vacances sont finies.

La grande Thérèse s'en retourne dans ses villes.

Et que le diable l'emporte !

Et la petite sœur est venue le 11 avril.

Elle s'appellera Jane pour faire plaisir à une jolie marraine qui feuillette les magazines.

Marie a tout oublié de cette naissance éclair.

Seulement ceci : Maman tient une tasse mais elle a un haut-le-cœur : le café, pas aujourd'hui.

Marie est en robe du dimanche. Maman a une jupe grise et un chemisier grenat.

Louise dit à Marie :

- Va donc jouer chez Raymonde. Tu y goûteras.

Les petites filles installent les poupées sous la tonnelle du jardin. Elles n'ont pas le temps de jouer, la Mémée Tasine arrive :

- C'est une fille, Marie. C'est une petite sœur.

- Je peux la voir ? dit Marie.

- Encore un instant, je reviendrai vous chercher.

Une bonne heure après, la sage-femme arrivait. Marie et Raymonde se trouvaient déjà au pied du berceau.

La petite sœur criait comme trois petites sœurs.

Louise était splendide et fière, au centre d'un aréopage fait de la sage-femme, de la voisine accoucheuse bavarde et satisfaite, et d'autres voisines qui rangeaient les choses et ployaient le linge et s'extasiaient - et participaient, exaltées, émues, à l'arrivée d'une vie.

Papa était là aussi, un peu gauche et effacé au milieu des gestes de l'effervescence, un peu sur le bord de cette fête de la vie que les femmes régentaient.

Et Marie cherchait en elle cette fête - cette gloire - qui serait la sienne un jour, un peu grise, un peu saoule et doucement silencieuse.

Et Papa contemplait Jane, vigoureuse et bien venue, qui ouvrait des yeux très noirs quand on voilait les lumières.

Ensuite il avait emmené Marie sur un signe de Maman qui avait "encore à faire".

Papa et Marie sont allés s'asseoir sur l'escalier de l'église, au sommet de l'esplanade rayonnante de soleil.

À leurs pieds les champs, les prés et les bois, et tout là-bas, au lointain, derrière les Garennes, la ferme de la Gourrue où Papa est né un jour.

Et tout le ciel par-dessus comme un dais immense.

Le ciel est très bleu.

Papa est assis, muet.

Il est beau et grave, Marie entre ses genoux.

Marie revoit son visage où passent des choses sérieuses. Pas tristes mais presque. Alors elle le serre dans ses bras et dit les mots qui lui viennent. Le soir son Papa répétera à Louise que Marie a murmuré : "Tu crains rien, va, je suis là !"

Mais Marie l'a oublié.

Elle sait seulement que Papa était pensif, qu'elle se sentait forte et grande. Pour Jane. Pour la jolie Louise. Et pour ce Papa au sourire un peu fixe - il avait cinquante-neuf ans -, deux petites filles, une Louise de vingt-huit ans. Et Marie l'a rassuré : "Tu crains rien, va, je suis là."

Peut-être avait-elle senti, sur les genoux de son père, qu'il avait effectué le tour d'horizon de sa vie entière. Marié jeune encore avec une jolie cousine, il l'avait perdue avec son premier bébé, son frère marié n'avait pas d'enfant. Ses pères

étaient morts pensant leur lignée éteinte. Et puis, après la guerre de "Quatorze", Louise venue dans sa vie.

Et Marie, un an après qui lui redonnait, avec la pérennité, le bleu des yeux de sa mère.

Et Jane maintenant.

Papa s'est levé car le vieux curé vient sur l'esplanade. Le curé est grand mais son Papa est immense, la main sur l'épaule de Marie. Les deux hommes parlent et puis le curé s'en va.

Papa demande à Marie si elle veut aller avec lui au cimetière où dorment ses parents. Puis à la Gourruie qui fut sa ferme natale ! Il veut annoncer la naissance de Jane, sa deuxième enfant. Et avec Marie qui est son aînée.

Ils marchent le long des Garennes.

La ferme est là-bas au bout du chemin de sable.

Passant devant le rucher Papa annonce aux abeilles la naissance du bébé.

Quand son père est mort il a mis un crêpe aux ruches.

Pour la naissance de Marie le jeune fermier avait mis un tulle.

Et Marie regarde voler les abeilles qui la reconnaissent comme entraînant le futur de la famille Robert.

\*\*\*

Jane grandit vite. C'est une coquine. Dès qu'elle sait marcher elle saccage les trésors que Marie laisse sur les chaises. Et Marie se fait gronder.

Parfois la petite sœur vient la consoler. Elle a des bras frais qu'elle lui noue autour du cou, alors Marie oublie tout, les poupées cassées, les images déchirées.

Et Jane distingue Marie parmi la nuée d'enfants à la sortie de l'école.

Maman demande souvent à Marie de surveiller Jane. Ce n'est pas une mince affaire : dès qu'elle sait marcher elle court. Son jeu c'est le cache-cache. Et elle attend qu'on la trouve. Si on tarde trop, son grand silence l'endort. Alors on peut l'appeler !

Parfois, le village entier la cherche - et de préférence dans tous les bassins.

On la trouve qui s'étire sous le parasol des feuilles de courge, entre deux rangs de maïs ou bien au fond d'une caisse de n'importe quel hangar. On la gronde. Rien n'y fait. Au fond des caches secrètes, quand tout le monde vous cherche, on doit avoir des puissances !

Une fois Marie l'a vue, lovée sous des plants de choux. Elle l'a dit à Louise :

- Laissons-la, décide Louise. Surveillons de loin. Si on ne la cherche pas ça lui servira de leçon.

Mais la coquine "surveillée" a tout de même changé de place. Cette fois elle est perdue.

- Jane, appelle Louise, viens voir le joli bonbon.

Les bonbons, foutaise ! Ils ne valent pas le plaisir d'entendre le village qui s'agite pour la princesse envolée.

Cette fois on la retrouve au fond de la jupe d'un épouvantail. Elle est couverte d'araignées et Louise excédée, narguée, lui donne une roustre magistrale.

Et puis elle l'enferme dans une pièce débarras remplie d'autant de cachettes que Jane peut en vouloir.

Louise et Jane, alors, tempêtent de part et d'autre de la porte.

Enfin Louise pleure, Jane hurle des promesses. Jamais, plus jamais... Maman entrouvre la porte, serments réconciliations et puis bisous déchaînés - Tu ne feras plus ? Jane promet tout.

Et le lendemain l'épicière l'emporte, blottie dans sa camionnette sous des paquets de lessive.

- Mais crie pas, Maman, suggère Marie. Tu vois bien que ça l'amuse.

Louise, un jour, promet et jure que la prochaine fois elle ne la cherchera pas : Jane ne va pas si loin...

Et puis un enfant, quelque part dans la vallée, se noie dans une fosse de purin. Alors Louise cherche, à peine Jane disparue.

Un jour elle lui dit :

- Je vais t'attacher comme le chien Pipo Buisson.

Jane a pris une ficelle et s'est attachée elle-même au racle pieds de la porte. Là elle joue à aboyer. Ça dure bien une heure.

À part ces fuites abusives Jane chante et joue. Elle a les cheveux bouclés, elle est belle et blonde. La jeune suppléante qui loge à l'école l'appelle Chipitoun. Le nom lui reste quelque temps.

- Comment tu t'appelles ?

Elle répond sérieusement :

- Chipie Toun.

Et ça lui va comme un gant.

Jane adore les chansons, mais allez savoir pourquoi, celle qu'elle préfère est *La Marseillaise*.

Quand Louise veut être tranquille - juste une minute, Marie, occupe-toi de ta sœur - Marie entonne à tue-tête les "enfants de la patrie".

Au bout d'une saison, trois ou quatre fois par jour ça devient pénible. Heureusement que "*Magali ma tant amado*" détrône *La Marseillaise*, qui n'en pouvait plus.

Et, le croirait-on, Jane qui est un tourbillon aux trousses de Louise est infiniment timide hors de sa présence. Pour la fête de l'école on veut qu'elle soit le bébé dans *La Belle au bois dormant*.

Elle refuse et crie.

Pour l'habituer on essaie quand même. Les fées se penchent sur elle en robes de tulle couvertes d'étoiles, et fredonnent, douces. Mais Jane ne veut rien entendre, elle hurle et gigote tant qu'elle renverse la corbeille au beau milieu de l'estrade puis elle fuit à toutes pattes. Les fées la poursuivent. Marie est bien embêtée. Et la classe rit.

- Laissez-la, a dit le maître. On mettra une poupée. Marie, ramène ta sœur.

Louise essaie de calmer Jane qui ne veut pas encore être consolée, elle trépigne, elle crie, elle court en tous sens, pour elle les fées, c'est fichu !

Pourtant, tout l'été, on la retrouve endormie dans la corbeille du linge.

Elle a posé sur sa tête un chiffon flottant et elle brandit une règle en baragouinant des refrains curieux.

Ce jeu, suivi d'une sieste, durera longtemps.

Et Louise est tranquille : depuis la corbeille, Jane renonce à se cacher n'importe où dans le village.

Et Louise en convient : les fées ont du bon.



## CHAPITRE SIX

Quand Marie repense à Louise, même maintenant, des bouffées chaudes la cernent.

Louise, c'est la vivacité, les réparties imparables, la coquinerie qu'elle ponctue à gestes vifs, de baisers qui claquent, de mimiques drôles.

Louise c'est le mot qui fuse et c'est l'humour qui jaillit, c'est la balançoire entre larme et rire, l'abîme ou le mont, mais jamais le plat, mais jamais le tiède et l'indifférence.

Elle fera toute sa vie des cadeaux surprise, que l'on ne soupçonne pas, qu'elle cache sous des blagues.

L'enfance de Marie est pleine de ces cadeaux qui l'émerveillent encore et ne coûtaient pas deux sous. Le carnet taillé dans du papier blanc et relié à l'aiguille puis habillé de tissu... L'unique abricot sur sa barquette de pâte... Le biscuit à la cuillère évidé en barque, rempli de gelée, couronné de chantilly, la jupe faite d'un foulard et d'un volant d'autre chose. Même une chemise se cousait dans le secret, brodée, festonnée tout en se cachant, afin d'arriver avec une histoire et embellie d'un mystère.

Marie entendait une voix grondeuse :

- Tu as laissé ta poupée traîner sur la chaise. Eh ! bien, vois ce qui arrive : le chat te l'a démolie !

Marie accourait. La poupée était entière et... tout habillée de neuf.

- Oh ! Maman, Maman...

Marie avait les poupées les mieux habillées du monde. Louise se régala à inventer des modèles.

- Fais-moi cette robe aussi ? demandait Marie.

- Je n'ai pas d'argent, je n'ai pas le temps et tu as des robes ! répondait Louise toujours.

C'était souvent vrai et on oubliait la robe.

Mais parfois Louise avait pu se sauver à Châteauneuf - quatre kilomètres à pieds - pour acheter du tissu.

Et elle avait pu le coudre en secret.

Et, un beau matin :

- Mon Dieu, pas possible, s'écriait Louise éplorée, le linge n'est pas sec et ta robe est sale. Tu dois aller à l'école, comment va-t-on faire ?

- Mais non... commençait Marie.

Puis elle comprenait, elle dévalait l'escalier les pieds nus, ébouriffée.

Louise l'attendait, tenant devant elle la tenue nouvelle.

Marie relevait les bras et Louise lui passait la robe, rabattait la jupe, regroupait les plis, nouait la ceinture. Puis elle reculait Marie.

Sa robe et sa fille étaient magnifiques.

- Viens te voir, Marie.

On courait dans l'escalier vers l'armoire à glace. On s'admirait, on valsait, et on tombait épuisées au bord du grand lit.

- Tu crois pas, Michaut, qu'on est un peu folles ?

- Non non ! répondait Michaut, tu as le goût du bonheur.

Le goût, l'appétit aussi.

Les voisines, également, avaient des surprises à la moindre occasion et même sans occasion.

Une fois, Mémée Tasine recevant un abat-jour pour mettre à sa lampe neuve avait dit tout étonnée :

Mais c'est la fête de quoi ?

C'était la fête de rien.

La fête de l'appétit du bonheur.

Et les abat-jour inventés par Louise étaient des merveilles. Aucun ne ressemblait à un autre.

Les voisines, vite, imitaient tous ses festons. Louise inventait autre chose. Il y eut le temps des bordures de perles en franges brillantes, qui étaient de vrais chefs-d'œuvre. Personne - cela faisait rire Louise ! - personne n'avait pu les imiter. Elle expliquait expliquait et c'était peine perdue. Et Louise avait offert, pour un oui ou pour un non, des abat-jour emperlés.

Complice de quelqu'un dans la maison elle profitait de l'absence de l'intéressée pour accrocher l'abat-jour. Et elle se sauvait attendre chez elle, en frétilant d'impatience, que l'intéressée accoure avec ses grands cris pour la couronner invisiblement de bien plus que des mercis.

Louise était née pour la fête.

Pour créer avec ses doigts, son cœur et sa tête.

Et pour être reconnue comme étant inimitable.

Son aiguille était magique, les voisines le savaient.

Louise était joie de créer non seulement des choses, mais la joie elle-même - elle créait aussi la griserie folle d'en jouir dans le partage.

\*\*\*

Louise ce jour-là s'est évertuée à mille besognes et, dans la lancée, il lui faut faire un gâteau toute affaire cessante, une surprise-gâteau pour Michaut et pour Marie pas encore rentrés.

Elle regarde ses recettes et elle choisit le gâteau Lorrain.

Et puis elle ferme son cahier devenu fort inutile.

Ce n'est pas que les recettes y soient sans explications : elles fourmillent de poids, de mesures, de mises en garde et même de subtils points d'exclamation.

Mais Louise aime faire un gâteau à l'aventure – d'ailleurs le gâteau Lorrain, elle le sait par cœur.

Elle pétrit les yeux fermés, elle cuit en chantant, le gâteau est magnifique et plus que parfait.

Il est si parfait que Louise va continuer. Il y a des jours comme ça : il faut qu'elle innove - et rien n'interdit, n'est-ce pas, de vouloir fourrer un gâteau Lorrain ?

Alors elle pile des abricots frais comme on n'en pile jamais, fouette de la chantilly, déverse des amandes, pille ses placards, elle fourre, elle meringue, elle glace, bref elle épuise sa joie et sa rage pâtisseries.

Michaut et Marie arrivent avec la Mémée Tasine.

Elle les invite dare-dare.

Les parts sont aussi énormes que la gloire de Louise devant le gâteau inoubliable. Et Louise attend ses convives au pinacle où elle se trouve.

Michaut goûte, circonspect... C'est très bon, bien sûr, mais... Louise est-elle bien sûre que c'est... le gâteau Lorrain ?

Louise descend de son trône, goûte aussi et recrache sans façon.

Elle tombe du septième ciel mais elle éclate de rire - tout le monde est soulagé - et dit, désarmée :

- Je le sais que trop c'est trop. Mais faut toujours que... j'y coure ! Mangez... ce que vous pouvez - ou bien laissez tout.

Et puis elle ajoute :

- J'ai tout de même eu du plaisir à le faire ce chef-d'œuvre.

On rit tous ensemble.

Trop c'est trop, Louise le sait. Mais c'est tellement bon de gaucher un brin le trait, de dépasser quelque peu l'extrême limite des choses.

Seulement, pour cette fois, Louise en sera bien punie.

Ça ne dérangeait pas Marie qu'on ne trouve pas, dans cet amalgame, le goût du gâteau lorrain. Elle a donc mangé sa part. Fini celle de Papa. Et comme ce gâteau allait demeurer unique, prise d'outrance contagieuse, elle a terminé la part de Mémée Tasine.

Le soir c'est l'indigestion.

Louise courra toute la nuit avec son thé-des-jardins.

Et elle suppliera le ciel de lui sauver sa petite qu'elle aura assassinée avec ses gâteaux mille fois plus que lorrains !

Pendant quelque temps les gâteaux de Louise manqueront de sucre, de beurre ou de crème, jusqu'au jour où une tarte réussit à la feinter et reçoit trois couvertures.

Mais Marie apprend bien vite à se défier des outrances pâtisseries. Louise aussi d'ailleurs qui en conserve pourtant une sorte de gloire et pouffe en y repensant.

\*\*\*

Sylvia, pour Marie, s'évoque toujours à part.

Elle se trouve loin du village au quartier de *Chablaizin*. Bien au-delà des Garennes et d'abord des *Condamines*.

Elle a l'âge de Marie et vient à l'école.

Sa maison est mystérieuse dans l'entaille d'un coteau creusé de balmes diverses. C'est la maison du bon Dieu comme le dit Louise.

Le jardin est plein de phlox, de reines-Marguerites, de zinnias et d'héliopsis.

Dans une pièce de la maison se trouve un harmonium.

Les fenêtres débordent de géraniums défendus des poules par quelques grillages. Les branches du tilleul traînent jusqu'à terre. Elles sont des toits de maisons. On y joue à la maman. On a des familles nombreuses : les enfants ne coûtent rien, ce sont des fusées de maïs choisies pour leur chevelure. On a chacune sa demeure et on se fait des visites.

Et puis on joue à l'école face au champ de topinambours où les plants sont des élèves que l'on fait chanter en chœur.

Et puis le champ de maïs devient terre d'aventures. On glisse entre les rangées qui vous mènent dans des jungles où l'on abat des panthères et terrasse des cobras.

Et *Chablaizin* devient même une terre olympique un jour où un grand cousin - que Marie revoit avec des jambes immenses et des cheveux rouges -, prenant une

perche qui traînait par-là, a couru dans l'aire, et puis, la fichant au sol et s'élevant par-dessus, a franchi superbement les trois fils de l'étendage.

Mais, le meilleur de *Chablaizin* est bien Maman Marguerite. Elle appelle pour le goûter. Sur la table de cuisine elle a renversé une corne d'abondance : des prunes poudrées de blanc, des tartines rares, des beignets inimitables, en fleurs, en étoiles, en rosaces ou en losanges, légers et séchés au sucre.

Et il y avait toujours, au bout de la table grignotant sans bruit, une vieille tante venue finir ses jours là. Celle-ci partie, une autre prenait la place.

La mère de Sylvia était douce et bonne, calme et pondérée et on vivait, auprès d'elle, une vie apprivoisée, rassurante et large comme une eau de roche arrivée en plaine.

Marie, échappée du torrent de Louise - et de ces journées qu'il fallait mater sans cesse -, vivait doucement cette différence.

Et Marguerite l'invitait, souvent, comme ça. Marie sortait de l'école et filait avec Sylvia, sa chemise de nuit au fond du cartable.

On faisait trois kilomètres.

On parlait ou on chantait.

Et puis, c'était *Chablaizin*.

- Tiens, j'ai une fille de plus ! disait Marguerite en ouvrant les bras.

*Chablaizin* était une île au creux des feuillages, au creux du silence, au creux de la paix et tous les bruits de la vie semblaient restés au village.

Pourtant, Marguerite et Némorin avaient bien leurs peines.

Marie goûte encore, après tant d'années, la douceur de *Chablaizin* comme une terre possible - possible pour Marie, aussi, quelque part, un jour.

Et puis le matin, les petites filles revenaient à leur école.

Et Marie, régénérée, reprenait sa vie de petite villageoise, accueillie déjà par le tourbillon des baisers de Louise qui voulait vite-vite que Marie raconte.

\*\*\*

Souvent, après *Chablaizin*, surgissent des scènes mystérieuses qui ne peuvent pas être de *Chablaizin*, dont Marie connaît chaque arbre et chaque visage. Les lieux et les êtres y sont inconnus. Marie ne les trouve nulle part ailleurs que clos dans ce lot d'images. Pourtant, comme tous les autres, ces souvenirs lui reviennent fidèles et indépendants, seuls, liés à rien.

Il y a un sentier, et puis un ormeau.

Et Marie arrive sur les épaules de son père.

On entre dans une maison, suivis par des chiens qui sautent très haut et Marie fourre ses sandales dans la veste de Michaut.

Là, dans la cuisine aux volets mi-clos, une ribambelle d'enfants, presque à moitié nus, gardés par une grand-mère. Il doit faire très chaud, la grand-mère a les deux pieds dans une cuve froide. C'est une fée carabosse avec une sorte de coiffe attachée sous le menton et un jupon retroussé sur ses jambes maigres, tenu par des pinces à linge. Elle tient une gaule immense et cherche à séparer deux garçons qui s'entrebattaient avec une conviction dont Marie reste pantoise. Et la grand-mère s'évertue, sans quitter la cuve d'eau où mousse quelque chose autour de rameaux de saponaire qui nagent.



Au bruit que Papa a fait en entrant, les enfants se sont figés sur tous leurs gestes en cours, même les deux combattants.  
Et maintenant ils s'alignent contre le mur sombre.  
Papa met Marie à terre - Va-t'en jouer avec eux.  
Et il se baisse sur la cuve et masse le pied de la carabosse qui est petit et très blanc. Tous les enfants venus voir se taisent autour de la cuve, souffle suspendu.  
Michaut se relève.  
Les enfants respirent et... se jettent sur Marie pour l'emporter en tous sens.  
La trique s'abat sur la mêlée qui se sauve et qui piétine Marie tombée sur le dos.  
Marie, maintenant, grimpe comme un singe aux jambes de son père qui la met sur ses épaules... et elle se trouve à deux doigts de mouches qui agonisent sur un papier jaune, collant, suspendu, et certaines tombent à terre, nues comme des fourmis, et laissent leurs ailes frémir seules sur la glu.  
Marie serre à l'étouffer son père de ses deux bras.  
Michaut lui dit calmement : "Mais Marie, tu me fais chaud".

\*\*\*

Il y a beaucoup de monde - bien plus qu'à la foire de Châteauneuf - sur la pente d'une colline.  
Maman tient Janette qui est encore un bébé.  
Marie est juchée sur les épaules de son père.  
On regarde quelque chose au sommet de la colline. Et c'est le silence, l'immobilité : une colline de gens, inerte et bigarrée.  
Soudain une pluie diluvienne, des éclairs et du tonnerre. La masse des gens se rue vers le haut de la colline et Marie vacille sur les épaules de son père. Maman crie : Michaut. La foule enfle et pousse. Marie, du haut des épaules voit bien la marée qui va tous les engloutir et les piétiner, et Marie et Jane, Maman et Papa tombés sous leurs pieds.  
Michaut dit : "N'ayez pas peur." Maman est lovée sur Jane déposée à terre, Marie penchée sur Maman, et Papa enferme toutes les trois dans ses bras.  
Les derniers pieds sont passés, la pluie ruisselle toujours, ils demeurent accroupis et s'embrassent sous la pluie. Les éclairs sont beaux, terriblement sages au-dessus de cette foule emballée et folle qui remonte la colline. Quelqu'un reste sur le pré étendu les bras en croix et du sang sur le visage.  
Et Papa court et se penche, écarte sa veste et tape ses joues.

Elle a dans sa main un oiseau tombé à terre.  
Il est grand et noir.  
Ses yeux sont ronds, son cœur bat à faire trembler la main de Marie.  
Elle l'élève vers sa joue ses paumes en coupe.  
Arrivé à son visage, l'oiseau bat des ailes et vole.  
C'est un martinet ! explique une voix. Du sol, il ne peut pas s'envoler.  
Plus tard, maintes rédactions recevront l'histoire de son martinet. Une fois, elle a neuf sur dix.

On passe par le raccourci qui mène vers Châteauneuf.  
Maman est avec Marie. Marie veut faire pipi.  
Elle se cache dans une haie.



Derrière la haie, on pouffe.  
Et elle voit l'œil d'un enfant qui gardait ses chèvres... et qui a vu sa culotte qu'elle remonte vivement.  
Elle ne passera plus jamais par ce raidillon.  
Quand elle y passe quand même - mais enfin, Marie, on ne peut pas tout de même aller grimper par Tersanne ! - elle regarde droit devant elle et elle ne salue personne et surtout pas les bergers.  
Elle n'a jamais su à qui était l'œil - mais l'œil savait bien à qui était le derrière culotté de blanc - et tout regard rencontré pouvait être celui-là.  
Sur la route de Châteauneuf, Marie est restée, longtemps, transpirante et vergogneuse, et elle avançait à des cadences rapides et sans nulle envie de faire pipi.

\*\*\*

Les anniversaires de Marie et de Raymonde se suivent au mois de mars. Celui de Marie tombe le 6 mars.

Les anniversaires sont des fêtes personnelles parmi celles de l'année. Mais pas fêtes privées qui regrouperaient les uns et rejetteraient les autres, pas de grands goûters, pas d'invitations, juste tout le monde qui dit en passant : "Marie, bon anniversaire !"

Car, dans le village, le 6 mars est à Marie comme le 14 juillet est aux drapeaux de la mairie, le 25 décembre à la crèche de l'église, Rameaux aux branches de buis et le jour de Pâques aux cloches.

Et puis chaque année, Maman prépare en secret une robe neuve, cent fois enrichie des péripéties qui ont présidé à sa confection secrète. "Une fois tu es entrée et j'ai tout caché... dans la caisse à bois".

Avant d'être une surprise, que la robe neuve a eu d'aventures !

Mais elle est une surprise. Même si Marie s'est un peu douté... Ce petit bout de tissu dans les balayures ?

Et puis, pendant six années, Marie a cru, mordicus, qu'elle était elle-même un cadeau d'anniversaire sans cesse renouvelé que Louise offrait à Michaut son 9 mars venu.

L'anniversaire de Papa était le 9 mars et Marie avait surpris cette question de Maman :

- Qu'est-ce que tu voudrais, Michaut, comme cadeau d'anniversaire ?
- Fais une robe à Marie. Tu sais bien, c'est mon cadeau.

Marie donc, durant six ans, a été avec douceur le cadeau de son Papa, sans se poser de question, sans contestation même envisageable. Elle tendait les fleurs et se tendait toute dans sa robe neuve : Marie cadeau pour Michaut. Et c'était si naturel que tous les enfants étaient, pour leur père, un cadeau d'anniversaire.

Et puis un jour à l'école - qui apprend des choses mais casse quelques rêves -, Marie ne sait plus comment, mais elle a dû constater qu'aucune de ses camarades...

Alors, elle Marie ? Elle et son Papa ? Le 6 mars et le 9 mars ?

C'était une coïncidence ! affirme la maîtresse.

Marie demeure interdite de vie et de souffle une bonne minute.

Puis la colère la prend aux quatre fonds d'elle-même.

Cependant elle ne dit rien, rouge comme un coquelicot, détrônée de quelque chose.

Coin-ci-dence ? La maîtresse a expliqué, et même écrit au tableau, ce mot que, furieuse, Marie a lu de travers le ci devenant un qui.

Mais même expliqué, et même écrit au tableau c'est un mot bête à pleurer. Il couine, il coince. Et puis, même si Papa est une "coïncidantse" qui n'a aucun coin possible dans la pensée de Marie, et qui y danse encore moins, ça ne marche pas pour elle !

Les autres enfants peut-être, les autres papas aussi, mais elle, Marie, ça demeure une évidence - pas une coïnci... elle se trompe la maîtresse.

D'abord, le soir même, Michaut a bien affirmé, coïncidence ou non, que Marie était le grand cadeau de sa vie avec ses yeux bleus et le regard de sa mère.

- Tu comprends, petite fille, avant que ta maman Louise me fasse cadeau de toi, j'ai vécu longtemps longtemps sans oser, encore, attendre que la vie me donne un petit enfant.

Et puis Louise était venue. Et Marie avait pu naître. Presque pour son anniversaire, ces ans qui auraient fait des Robert une lignée éteinte sans la petite Marie.

- Ah ! tu es bien mon cadeau ! murmure Michaut qui attire Louise et serre Marie, deux enfants sur ses genoux.

Et Marie est bien, éperdue de joie profonde, et plus cadeau que permis - alors ouais, les coins-qui-dansent...

En dépit du vieux Larousse qu'elle avait pris à témoin trois ou quatre années plus tard, Marie boudera ce mot très longtemps.

Et même aujourd'hui elle y va voir à deux fois avant de ranger les faits de sa vie au tiroir des coïncidences.

Et il faut dire que la vie n'a pas fait grand-chose pour réhabiliter le mot mal parti.

Les coïncidences et Michaut ont gardé parties liées jusqu'à la fin de sa vie.

Deux ans plus tard, au printemps, dans ce même mois des anniversaires, la vie de Michaut se terminera.

15 heures. Un Vendredi saint. Dans une envolée de cloches qui partaient à Rome pour le dire à tout le monde, à Dieu et au pape, aux montagnes et aux vallées, à la vie et à la mort.

Et puis les cloches se turent tout le samedi saint.

Et puis elles revinrent le dimanche de Pâques pour un Dieu ressuscité, mais Papa resta sur son lit de mort, beau et aussi froid qu'un marbre.

Et l'on enterra Michaut pour le lundi saint, qui était aussi la fête du village.

Et les cloches, alors, purent sonner tout leur glas.

Le glas de la mort venu du fin fond des âges.

Marie l'écoutait, saisie, martelée de plus loin qu'elle et portée aussi par bien plus grand qu'elle.

Elle se taisait sans bouger, comme pour ne pas donner prise.

Pourtant elle aurait hurlé avec les chiens du village pour n'être plus elle, juste un animal qui braise sa peur et oubliera tout le glas suspendu.

Mais Maman pleurait déjà, se tordant les mains, prise de panique dès les premiers coups de cloches, ne supportant rien, pas plus le glas que sa vie, affolée

de lendemain et mordue à pleines dents. On ne pouvait pas ajouter encore les pleurs de Marie. Alors la petite se taisait, inlassable, cramponnée.

- Pas une fois il m'a dit qu'il allait mourir ! répétait Maman pleine de détresse. Pas une seule fois. Pourtant il le savait j'en suis sûre. Avant le coma il m'a ôté l'alliance. Il y avait la Mémée, elle le sait bien.

Pourtant, à Marie, il avait parlé le premier jour de son mal - cette pneumonie à évolution rapide - qui l'avait saisi :

- Peut-être ma vie va finir... Mais je resterai en toi tant que tu me garderas... Aide bien Maman, c'est une bonne Maman.

Marie l'avait embrassé. Il l'avait serrée contre lui une minute - mon petit bonheur...

Mon petit bonheur...

Marie a gardé ces mots, quelque part en elle où ils articulent encore puissamment sa vie.

C'était la première fois. La dernière fois aussi. Et c'était l'ultime mot.

Si Maman distribuait toute la journée des mots de tendresse, farfelus et chauds, dans des crises de baisers résonnant dans la maison, Papa était très pudique avec les mots de tendresse.

Il disait Marie. Il disait Ma Fille sans ajouter rien qu'un regard qui déversait un grand bonheur à flots calmes.

Parfois il gardait la main de Marie serrée dans la sienne et il y posait ses lèvres qui restaient là un moment. Alors le bonheur-sans-début-ni-fin passait un temps par Marie. Un grand bonheur extatique qui voulait vous échancre juste à sa mesure. Et Marie était immense dans ces instants-là.

Mon petit bonheur.

Et Papa allait partir, sa vie achevée ? Alors elle ne serait plus SON cadeau et SON bonheur ? Elle ne serait plus le cadeau et le bonheur pour aucun papa possible ? Marie voulait supplier : je t'en prie, guéris... Peut-être tu vas guérir... Il le faut et je le veux.

Mais elle s'était tue, sans pouvoir les mots. Pour Louise elle aurait pu dire... Mais pas pour Michaut... Les mots entre eux deux avaient bien trop d'importance et Marie sentait le glas qui tintait tout au fond d'elle... Non, pas à son père... Elle lui avait pris la main et elle l'avait embrassée gardant son visage appuyé dedans sa paume. Je t'aime, Papa.

Elle sentait son autre main se glisser dans ses cheveux.

- Va jouer, petite fille.

Papa avait les yeux clos. Des larmes dessous...

Maman ne cessait pas de pleurer avec de grands paroxysmes qui faisaient peur à Marie.

Sans doute faisait-elle face à sa tornade de peine en lui opposant sa propre tornade, en pleurant au maximum pour se vider de ses forces, acculant son désespoir au trop-dit et au trop-fait.

Mais Marie ne savait pas où s'arrêterait le trop.

Maman répétait que sa vie était finie, elle se jetait sur Michaut qu'on "ne verrait jamais plus", que "Dieu nous avait repris", qu'est-ce qu'on allait devenir, interdites de tout espoir et de tout bonheur - un désert de vie, aujourd'hui à tout jamais, Michaut, emporte-moi avec toi...

- Non ! criait Marie se jetant dans l'escalier, courant vers Mémée Tasine qui était le pôle dans tout ce chaos.

- C'est sa peine, Malisou, lui jurait Mémée Tasine, elle ne veut pas ce qu'elle crie. Et elle est forte et jeune. Elle "tiendra la vie" pour toi, pour ta petite sœur... C'est une bonne mère, elle sait que vous n'avez qu'elle.

La Mémée Tasine qui, pour la première fois, laissait ses fanfarinettes, expliquait la mort et promettait la tendresse, encore et toujours, plus forte que le désespoir : c'était un temps invivable, MAIS il allait se franchir.

- Tu t'en iras pas, Mémée ?

- Non non, je resterai là.

- Tu mourras pas, toi aussi ?

La Mémée promettait tout.

Elle ne mourut pas, la Mémée Tasine, sur cette lancée de mort. Pourtant elle était bien plus vieille que Michaut qui n'avait que soixante-deux ans.

Marie lui en fut reconnaissante à jamais.

Et puis ce fut le chaos et le grand trou noir aux souvenirs de Marie pour les journées qui suivirent. Juste quelques touches ponctuelles et closes dans ses images gardées.

L'effondrement de Maman qui sursaute en explosions et n'arrête pas d'inquiéter Marie. Marie ne peut prendre le temps de penser à courir sans cesse pour bercer Maman et lui rappeler qu'elle est là, Marie, avec la petite Jane, et pour tenter de trouver les mots qu'aurait dits Michaut.

Michaut qui est là, absent de lui-même, trop grand pour son lit de bois, si bien qu'on a dû l'allonger en diagonale, raide sous le drap.

Maman qui soudain se lève, hagarde et décoiffée, qui saisit Marie, qui l'emporte et qui la traîne avec une force incroyable, des mots véhéments :

- Viens, Marie. Viens voir ton père. Tu dois l'avoir vu sur son lit de mort. Tu ne le reverras plus.

Et Marie, épouvantée par la force de la mère qui la traîne malgré elle. Marie, un fêtu dans la tornade, laissée par Papa dans les mains d'une Maman que Marie ne connaît plus... Marie, juste une petite fille acculée de toutes parts qui s'accroche à tout, se cramponne à tout, mais que Louise traîne quand même implacable, déchaînée.

Alors, Marie hurle :

- Si tu m'y mènes je me tue.

Louise pétrifiée au milieu de l'escalier.

Et Marie livide, soudée à la rampe qu'elle ne lâche pas.

La Mémée Tasine emporte Marie, pousse Louise vers la cuisine :

- Ma Louise ma Louise, ta petite n'a que sept ans.

Et Maman, prostrée, qui totalise en elle-même tous ses désespoirs : Michaut est parti, elle a vingt-huit ans, une Marie de sept ans, une Jane de trois ans. Elle est sans famille. Et elle... elle n'est pas Michaut...

Louise ne parle plus, le visage mort et le regard fixe. Et Marie voudrait lui rendre ses cris, s'ils la font tenir debout dans tout son malheur. À défaut elle dit, pour ne pas rester face à ce silence qu'elle a rempli de menaces :

- Et Jane ? Où elle est ?

Jane s'est faufilée dans la chambre sombre profitant de la tornade.

Elle couvre Papa qui a les mains froides.

- Elle au moins, sanglote Louise, elle a vu son père.



Louise ne le sait pas, mais Marie l'a vu aussi.  
Michaut est en complet noir, la cravate bien nouée - et en souliers dans le lit.  
Il a l'air paisible.

On venait de l'habiller sans s'occuper de Marie que l'on ne savait pas là,  
derrière la fente de la porte.

Marie revenait du chemin de croix que célèbre le curé le Vendredi saint. Elle  
avait prié avec le curé et tout le village pour son Papa même. En venant à la  
maison, Marie avait su...

Et elle s'était faufilée, sans se faire remarquer, pour ne pas entrer encore dans  
cet horrible théâtre de peine et de désespoir qu'elle devinait en Maman.

La bouche de Michaut était entrouverte.

Tout le monde sorti après la toilette - Marie vivement cachée dans la pièce  
voisine - elle était venue auprès de son Père.

Elle avait touché ses mains.

Et puis son visage du bout de ses doigts.

Michaut était tiède et flasque.

Ses lèvres étaient blanches.

Ses paupières closes.

Marie le regarde, sans bouger et sans parler.

Elle voudrait dire "Papa" mais les mots sont révolus.

Entre eux, plus jamais il n'y aura les mots.

Une frontière dure est tombée, inexorable.

Et Marie demeure de ce côté-ci.

Il faudra, pourtant, que Papa lui parle encore.

Il faudra pourtant qu'elle l'entende quelque part.

Ce n'est pas possible qu'il n'y ait plus que silence. Elle écouterait si bien au fond  
d'elle-même... Et Papa lui a promis qu'il resterait là... Elle voudrait lui dire qu'elle  
sera toujours à ce rendez-vous, qu'il y aura toujours l'amour, qu'elle sera toujours  
le petit bonheur et qu'elle l'aime et qu'elle l'aime. Qu'elle n'est qu'amour et merci,  
un merci immense qui ne peut pas disparaître.

Elle voudrait crier cela pendant qu'elle est encore seule, avant que Papa s'en  
aille.

Mais elle ne dit rien.

Les mots sont gelés, éteints, interdits, juste inscrits en soi, dans cette chambre  
où la vie n'est plus en Papa.

Mais les mots seront ailleurs et Marie les trouvera, autrement c'est pas  
possible, la mort peut pas TOUT vous prendre...

Marie prend une violette tombée sur une fleur rouge de la descente de lit. Elle  
la serre dans sa main, et garde, indélébile, le souvenir de la fleur, de la descente  
de lit et des souliers de son père qui dépassent un peu sous le coin du drap.

La mort c'est le drap, le cierge allumé, la glace voilée, le père rigide et les  
volets clos, l'interdit posé sur tout geste de rencontre et sur les mots échangés.  
Pas de sauf-conduit. Pas de mot de passe - même pour Marie - devant l'invisible  
mur où s'inscrit le plus-jamais.

Marie touche sa poitrine où des choses bourdonnantes tentent de s'organiser,  
douloureuses de désordre et de non-rencontre, et elle les informe d'une voix très  
ferme et très basse aussi : c'est pour elles seules - Mon Papa est mort.



Trois choses encore resteront en elle, infimes et dérisoires en regard de tout ce qui a dû être et fut occulté.

Trois images brèves, sans avant et sans après. Maman qui essaie un crêpe. Où ? Marie ne le sait pas - Jane qui porte un œillet rose : c'est pour mon Papa. La mèche de cheveu du père que Maman coud, tout de suite, dans une soie sombre, ronde et aplatie, sertie de points blancs qui semblent l'irradier comme une hostie noire.

Mais Marie n'est nulle part. Pas de souvenirs du quotidien de ces jours qui ont précédé la journée du cimetière.

Pourtant elle a dû porter une robe noire, quitter ses blouses claires, voir entrer sortir des gens, manger et dormir, et parler avec Raymonde.

Et Raymonde a dû répondre et la serrer dans ses bras et partager avec elle tout ce qu'elle pouvait partager. Tant de gestes, tant de mots que Marie n'a pas retrouvés encore. Ils sont là, sans doute, globalement gardés et ouatant quelque chose qui aura filtré juste ce qu'il faut.

Un souvenir, cependant, s'est échappé bien plus tard de ce magma clos, lorsque Louise est morte.

Au cru de l'image brusquement lâchée, Marie inclinée sur sa mère inerte, est demeurée interdite clouée de suffocation, revivant la scène comme si elle était d'hier.

Puis elle a dit à sa mère sur son lit de mort : "Comme tu devais être perdue et désemparée".

Entre Marie et sa mère sur ce lit de deuil, il y a, bien sûr, l'inexorable barrière que Marie avait trouvée à la mort du père. Mais Marie l'ignorera, la niera physiquement... Jusqu'à la rigidité elle serrera le corps de sa mère, elle le serrera jusqu'à l'évidence froide du complément de naissance à jamais rompu.

Car Louise partie, Marie a senti l'arrachement vif d'un dématrissage. Plus rien ne viendrait parachever sa naissance. Alors vite, sa mère, elle l'a enfouie en elle avec sa chaleur, ses caresses, son appétit de baisers, de rencontres et de mots, ses outrances mêmes comme d'énormes flux d'amour bien trop forts pour Louise.

Mais un souvenir du décès du père libéré soudain par celui de Louise - durement muré quelque cinquante ans - avait dû être vécu terriblement par Marie puisqu'il a fallu la mort de la mère pour l'autoriser.

Les hommes sont là pour la mise en bière... Et Maman s'affole, demande d'attendre : elle veut mettre dans le cercueil la photo des deux petites et une mèche de leurs cheveux. Elle prend les grands ciseaux de couture et... Marie échappe à Louise qui ne comprend pas - Marie, ma chérie...

Marie est livide, acculée le dos au mur, les bras serrés sur sa tête elle regarde les ciseaux et souffle d'une voix blanche - Si tu avances je me tue.

La Mémée Tasine a pris Marie par la main, elle confisque les ciseaux et trouve les mots que Marie aurait pu dire si elle avait eu les mots.

- Ma Louise à quoi bon ? Tout ça c'est théâtre... c'est superstition... Michaut va en terre et n'a plus besoin de rien... Tes deux petites restent là et elles doivent vivre. Ne fais pas peur à Marie, elle garde son père en elle, ce n'est pas lui qui l'emporte. Marie, Michaut te la laisse, ma petite Louise... Ne provoque pas le destin...

Une provocation ?

Louise serre ses deux filles à les étouffer – non non la photo... Marie, ma petite grande...

Que Marie a peur encore.

Le ciel la pardonne, mais qu'elle sera soulagée quand le pas sera franchi, Papa rangé dans la terre puisqu'il doit y aller, qu'il doit habiter le village des morts bien à l'abri des vivants... C'est ainsi que, ce jour-là, Marie voit le cimetière : le village où les morts prolongent leur vie dans un repos éternel, loin des cris, des larmes, du tapage de ceux qui restent.

Le champ du repos, a dit le curé.

Le chant du repos, qu'il serait doux à Marie.

Le champ du repos que le monument aux morts appelle le champ d'Honneur, sur lequel on tombe avant le repos.

Mais Marie doit demeurer au champ des vivants entre Louise et Jane et l'absence de Michaut, l'incertain et la détresse, et il ne faut pas qu'elle tombe au champ de la vie.

Le temps d'un éclair, Marie a revu la scène de la mort du père, et, le souvenir désamorcé maintenant, Marie pleure sur la joue de sa mère morte... Comme elles furent toutes deux, chacune à leur manière, petites et désarmées, et comme elles eurent besoin de confiance, de patience, d'amour réciproque pour franchir ce chaos noir et gluant de peur où elles auraient pu sombrer.

Et comment Jane vécut-elle, depuis ses presque trois ans, le même chaos et le même drame entre les pleurs de sa mère, le silence de son aînée ?

Marie se souvient.

Parfois, la petite tend les bras et puis elle se sauve car on la serre trop fort.

Parfois elle fait cent bêtises que personne ne sanctionne, alors elle se décourage, s'assoit sur le seuil et suce ses doigts.

Et dans les jours qui suivirent l'enterrement de Michaut les fugues de Jane reprirent presque quotidiennes.

On ne la quittait pas des yeux et pourtant elle s'échappait, son coup calculé. Pour Louise et Marie c'était devenu une vraie hantise.

Mais elle n'allait plus très loin maintenant. On aurait dit qu'une peur contrait son besoin de fuir, l'arrêtait à mi-distance.

Et puis une fois sur deux on la découvrait vers le cimetière.

Une fois on la retrouve sur la tombe de son père les pieds recouverts de terre, son chapeau sur le visage et les yeux fermés dessous. Louise la prend sans rien dire. Mais Jane dérangée proteste : on l'empêche d'être morte.

Louise emporte Jane et Marie la suit, elles pleurent toutes trois.

Si on avait quelque part une tante, une grand-mère, on y mènerait Janette pour lui changer les idées, mais on n'en a pas.

Alors la petite poursuit ses jeux interdits pour régler leur sort aux choses qui la dérangent, et, sans le vouloir, elle accable la maison.

Parfois Marie essaie d'expliquer à la petite sœur.

Jane aime bien qu'on lui explique les choses. Elle sourit et elle ronronne, caresse et câline, elle ne répond pas - elle n'écoute pas non plus.

Et elle recommence. C'est une fatalité.

Puis un jour elle ne va plus du côté du cimetière.

Quelques jours après elle ne va plus nulle part. Elle annonce qu'elle a peur et elle le répète. Il faut qu'on ferme les portes. Elle demeure dans la cour qui est enclose de murs.

Là elle réfléchit et en oublie de jouer.

Puis elle trouve un jeu : elle enterre ses poupées dans son bac à sable. Elle fait des croix par-dessus avec tout ce qu'elle ramasse, des brindilles, des bâtons, des branches, des fleurs, elle semble trouver du plaisir et ne dit plus qu'elle a peur.

Alors, prise d'un zèle bizarre elle fait des croix partout : sur la table, sur les chaises ; les lits, les commodes. On retrouve tout en croix, les cuillers et les fourchettes, les aiguilles à tricoter, les crayons, les allumettes - et Louise qui avant ne supportait pas deux pailles en croix sur le sable des chemins !

Ce jeu mystérieux - et sage - durera longtemps, comme les poupées qu'on enterre et qu'on déterre, qu'on embrasse et ré-enterre sans cris, sans pleurs, et sans rires.

Un jour, cependant, le jeu va évoluer. On déterre les poupées, on les brosse sérieusement, on ne les enterrera plus.

Marie aime faire de petits jardins sur le sable de la cour. Elle trace des allées nettes entre des carrés de fleurs, d'herbes, de légumes. Jane les admire et fournit sa sœur en matériaux nécessaires.

- Tu ne les déferas pas ? demande Marie qui va à l'école.

Non non ! promet Jane.

Quand Marie sort de l'école, les jardins sont toujours là mais les herbes ont disparu. Des croix à leur place. C'est un cimetière.

Jane ne fuira jamais plus.

Elle entretient et elle garde un cimetière exemplaire au beau milieu de sa cour. Maintenant elle chante, elle joue et elle rit : un cimetière chez soi ça doit rassurer la vie, ça doit accorder des choses contradictoires pour une Jane de trois ans.

Louise a fini par admettre le cimetière de Jane.

Alors Marie, rassurée, améliore les techniques de sa petite sœur. Elle construit des stèles, aligne des murs, fait des couronnes de perles.

Et les deux enfants coopèrent et jouent, douces et complices. Sauf une seule fois :

Marie voulait enterrer dans le cimetière un scarabée d'or trouvé mort sur un chemin.

Jane hurle au sacrilège.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demande Louise.

- Rien rien ! dit Marie qui remet à Jane le scarabée du litige qu'elle ira jeter dans la fosse du cabinet.

\*\*\*

Louise avait un leitmotiv qu'elle répétait souvent et il creusait en Marie une angoisse lourde.

"Ma Marie si sage... Ma Marie si raisonnable... qui me dit, mais oui, les mots de Michaut... Si petite si sage, elle doit être prédestinée".

Prédestinée qu'est-ce que c'est ?

Alors Louise explique, en mots exaltés, Bernadette et Jeanne d'Arc, toutes les saintes qu'elle sait, qui, toutes étant pures, entendaient alors des voix et... mouraient vierges et martyres.

Marie, soudain indécise - effarée aussi - et qui ne sait plus au-delà de quelle limite la sagesse est... dangereuse.

- Tu sais, explique mieux Louise, si l'on est prédestiné on l'entend très jeune en soi.

Marie se bouche les oreilles, mais ça ne servirait à rien ! On s'étourdit de chansons, inefficaces aussi, elle s'en doute un peu.

Cependant, jour après jour, elle oublie un peu les dangers qu'elle frôle à être raisonnable.

Jusqu'au soir où Louise, livide et muette et assise sur son lit au beau milieu de la nuit, étend un doigt vers le plafond et peut enfin murmurer :

- On marche là-haut...

Marie est d'accord, c'est vrai, on perçoit des pas...

À cette confirmation, Louise retient son souffle pour entendre encore et puis elle suffoque.

- Mais respire ! souffle Marie.

Et Marie se lève. Elle prend la lampe-tempête, chausse ses pantoufles comme si de rien n'était - alors que son cœur lui farfouille dans l'estomac - et annonce posément :

- Je vais voir ce qui se passe...

Non non ! souffle Louise. Ou bien je viens avec toi.

Louise prend une tringle, si peu défensive et si dérisoire que... le danger enfle. La peur devient la panique et les dents de Louise claquent.

- Mais reste là, dit Marie. Si Jane se réveillait.

Et elle est déjà au haut de l'échelle qui monte au grenier, bien plus effrayée par le danger-maman que par le danger-danger.

Là, elle éclate de rire. C'est un gros hibou qui avance, maladroit, sur ses pattes écartées :

- Tu l'entends encore, Maman ? - et qui se cogne partout.

Le hibou est ébloui par la lanterne tempête et Marie le pousse hors de la fenêtre et referme la lucarne.

Marie descend se coucher pas peu fière d'elle-même, pas peu soulagée aussi, mais modeste cependant car avec Maman il faut pouvoir couper court.

Louise demeure interdite. Et elle regarde Marie comme la mère de Jeanne d'Arc a dû regarder sa fille quand elle partit bouter l'Anglais hors de France.

Ce regard "ennuie" Marie et la rend soudain furieuse : Maman va tant faire qu'un de ces quatre matins, Marie se retrouvera avec des voix de partout qui la sommeront d'être la sainte Marie du village de Saint-Avit.

Alors - elle ne l'a pas fait exprès, encore aujourd'hui elle peut le jurer - mais elle lâche comme ça la lampe tempête au lieu de la déposer sur son étagère.

Le verre se brise. Louise traite Marie d'idiote et Marie respire mieux - Peut-être qu'elle vient de l'échapper belle !

Et le lendemain, Jane éberluée a reçu deux claques qu'elle méritait cent fois, mais qu'elle n'attendait pas de sa "sainte sœur".

\*\*\*

Les grands vols de mots de Louise creusaient en Marie des contrepoids de silence. Ils auraient grouillé d'angoisse si Marie n'avait pas pu s'isoler des heures



du contexte de sa vie. Si elle n'avait eu, elle aussi, le goût de vivre, le goût du bonheur quand-même, le goût de savoir, le goût de créer.

Marie devait assister et renforcer Louise dans bien des soucis. À sept ou huit ans elle comptait avec elle l'argent dépensé, gagné à des travaux de couture - on n'y arriverait pas ! disait toujours Louise.

Et Marie pleurait pour accompagner les larmes de sa mère. Mais peut-être que toutes deux savaient faire en même temps la part de l'outrance ? Peut-être ne pleurait-on pas autant qu'on pleurait ? Peut-être avait-on une foi profonde en ce goût de vivre qui fait des miracles.

De toute façon, Louise serrait Marie contre sa poitrine, coupable soudain d'avoir oublié d'être la plus grande. Elle disait : "Ma force... Ma petite force... Sans toi qu'est-ce que je ferais ?... Tu es bien comme Michaut... Marie, ma raison de vivre."

Et elles s'embrassaient trop et trop et trop, Marie un peu réservée pour ne pas encore emballer les choses. Au goût de Marie, Louise paraissait trop exubérante.

Elle comprenait, cependant, que c'était l'exubérance qui lui permettait de réaliser.

Marie "écoutait" Michaut qui lui répétait "Maman est une bonne Maman". Sans doute fallait-il la prendre ainsi qu'elle était avec des réactions excessives pour ou contre tout.

- Ta maman, expliquait Mémée Tasine, n'a pas eu d'enfance. Et puis elle a eu Michaut et elle a tout eu. Ça n'a duré que neuf ans, c'était pas assez. Le juste milieu des choses elle n'a pas eu le temps de le vivre et le conserver. Tout s'est effondré trop vite. Elle est restée seule avec deux enfants et sans famille derrière.

Maman, Marie le savait mystérieusement, il fallait fondre avec elle sans penser à rien, quand elle avait de la joie.

Partant du même principe, peut-être fallait-il, aussi, pleurer avec elle sans penser à rien, quand elle avait trop de peine ?

Le village, sans doute, le savait aussi, lui qui aimait sans faillir la femme et les filles de Michaut.

\*\*\*

"Orphelines, orphelinat, s'il m'arrivait quelque chose, orphelines, orphelinat."  
C'est l'épée de Damoclès, durant des années.

Marie lisait *Sans Famille*.

Jane jouait au cimetière.

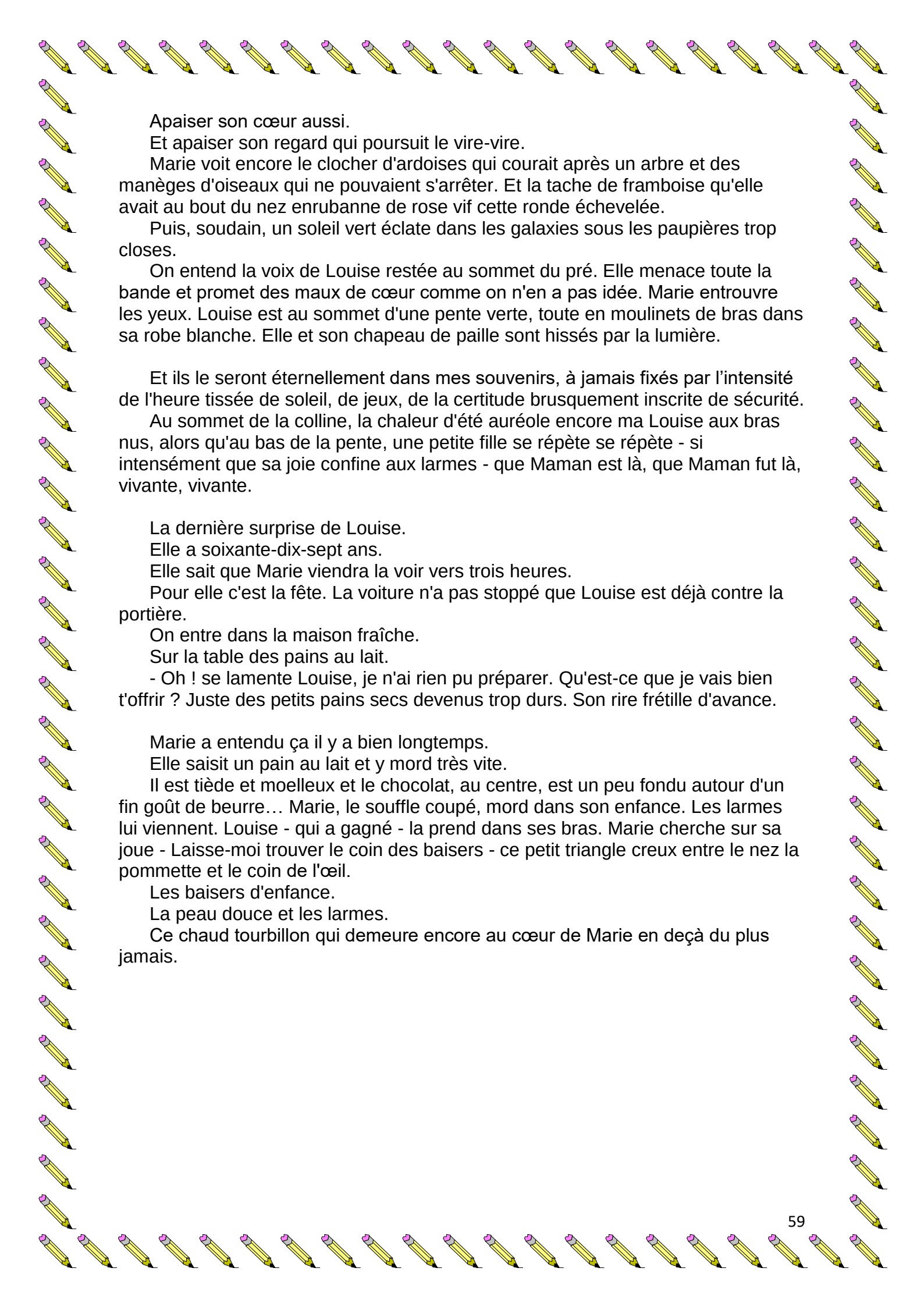
Orphelines, orphelinat.

Pourtant les tartines demeurent sucrées, les rires continuent sous le tilleul de la place, les soleils se couchent beaux, les matins se lèvent clairs. Et Louise est toujours là.

La reconnaissance sans mesure de Marie parce qu'au réveil, sa mère est toujours là.

\*\*\*

On roule sur une pente en s'enfermant dans des sacs, juste la tête dehors.  
La roulade s'accélère.  
En bas il faut l'apaiser.



Apaiser son cœur aussi.

Et apaiser son regard qui poursuit le vire-vire.

Marie voit encore le clocher d'ardoises qui courait après un arbre et des manèges d'oiseaux qui ne pouvaient s'arrêter. Et la tache de framboise qu'elle avait au bout du nez enrubanne de rose vif cette ronde échevelée.

Puis, soudain, un soleil vert éclate dans les galaxies sous les paupières trop closes.

On entend la voix de Louise restée au sommet du pré. Elle menace toute la bande et promet des maux de cœur comme on n'en a pas idée. Marie entrouvre les yeux. Louise est au sommet d'une pente verte, toute en moulinets de bras dans sa robe blanche. Elle et son chapeau de paille sont hissés par la lumière.

Et ils le seront éternellement dans mes souvenirs, à jamais fixés par l'intensité de l'heure tissée de soleil, de jeux, de la certitude brusquement inscrite de sécurité.

Au sommet de la colline, la chaleur d'été auréole encore ma Louise aux bras nus, alors qu'au bas de la pente, une petite fille se répète se répète - si intensément que sa joie confine aux larmes - que Maman est là, que Maman fut là, vivante, vivante.

La dernière surprise de Louise.

Elle a soixante-dix-sept ans.

Elle sait que Marie viendra la voir vers trois heures.

Pour elle c'est la fête. La voiture n'a pas stoppé que Louise est déjà contre la portière.

On entre dans la maison fraîche.

Sur la table des pains au lait.

- Oh ! se lamente Louise, je n'ai rien pu préparer. Qu'est-ce que je vais bien t'offrir ? Juste des petits pains secs devenus trop durs. Son rire frétille d'avance.

Marie a entendu ça il y a bien longtemps.

Elle saisit un pain au lait et y mord très vite.

Il est tiède et moelleux et le chocolat, au centre, est un peu fondu autour d'un fin goût de beurre... Marie, le souffle coupé, mord dans son enfance. Les larmes lui viennent. Louise - qui a gagné - la prend dans ses bras. Marie cherche sur sa joue - Laisse-moi trouver le coin des baisers - ce petit triangle creux entre le nez la pommette et le coin de l'œil.

Les baisers d'enfance.

La peau douce et les larmes.

Ce chaud tourbillon qui demeure encore au cœur de Marie en deçà du plus jamais.